This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

(2)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES

DE

VOLTAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES

DE

VOLTAIRE,

A FRÉDÉRIC-LE-GRAND,

ROI DE PRUSSE,

Publiées sur les originaux.

A PARIS,

Chez Aug. DELALAIN jeune, Libraire, quai des Augustins, N°. 34.

1802.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

Les Lettres que j'ai l'honneur d'offrir au public ont été fidèlement imprimées sur les originaux transmis de Weimar à mon honorable ami M. *Bast*, secrétaire de la légation de Hesse-Darmstadt à Paris; et c'est sur son invitation que je me suis chargé d'en donner cette édition.

Comment se fait-il que tant de lettres de M. *de Voltaire* au Roi de Prusse ayant été imprimées, celles-ci n'aient pas encore paru? Je l'ignore. — Qu'elles se soient trouvées à Weimar, d'où elles ont été envoyées à Paris? Je ne le sais pas davantage. — Ce qui, dans leur publication, doit le plus intéresser le lec-

Digitized by Google

teur, c'est leur authenticité; et elle est indubitable. M. *Suard*, ex-membre de l'Académie Française, si connu par son goût et sa vaste littérature, a bien voulu prendre la peine de les examiner; il y a reconnu la main de M. *de Voltaire*, avec lequel il a été long-tems en relation, et m'a permis de publier ici son témoignage. — Je les ai moi-même comparées avec d'autres lettres autographes de M. *de Voltaire*, conservées à la bibliothèque *Nationale*; et je n'ai pu douter que les unes et les autres ne fussent de la même main. Cette identité d'écriture dans deux manuscrits, dont l'un est généralement reconnu pour authentique, prouve nécessairement que l'autre l'est aussi. On retrouve d'ailleurs dans ces lettres le style bien connu de leur auteur; et cette preuve de leur authenticité ne sera pas la moins forte. Car, si l'on m'opposait que l'on a pue contrfaire la main de M. *de Voltaire*, assurément on ne supposera pas qu'il ait été aussi facile d'imiter son style.

Si ces lettres étaient d'un écrivain moins célèbre, je pourrais suivre l'usage des éditeurs, qui, toujours font dans leurs préfaces

Digitized by Google

un long éloge des ouvrages qu'ils publient, éloge trop souvent désavoué par le lecteur; mais je les crois assez recommandées à l'attention du public par le nom de leur auteur, et celui du grand Roi auquel elles furent écrites. Je me bornerai à dire en peu de mots qu'elles offriront des détails nouveaux sur les relations de M. *de Voltaire* avec *Frédéric*, sur ses différentes querelles à la cour de Berlin, des observations littéraires, enfin, ce qui est plus intéressant peut-être, des traits de caractère.

Les lettres III, V, XVIII, XIX, XXIII de cette collection avaient déjà paru dans l'édition de Kehl, mais mutilées et inexactes. Je les ai fait réimprimer avec les additions considérables qu'offrait le manuscrit, et j'ai eu soin de rapporter en note les variantes que présentait le texte imprimé, collationné avec le texte original. — Je n'ai donné que la première phrase de la lettre XLVe, parce que le reste avait déjà été publié, et que les variantes du manuscrit n'étaient pas assez importantes pour exiger la réimpression de la

Digitized by Google

lettre entière. Je me suis contenté de les indiquer en note.

Je n'ai pu faire usage de trois lettres originales qui avaient déjà paru, parce qu'elles n'offraient même pas une seule phrase nouvelle, comme la XLVe., mais seulement quelques variantes, que je vais donner ici, pour qu'elles ne soient pas tout-à-fait perdues, et puissent être consultées par les éditeurs futurs des œuvres de M. *de Voltaire*. Ces lettres sont les XCVII^e., CII^e., CVII^e., de la Correspondance avec le Roi de Prusse, dans l'édition de Kehl (1).

XCVII. *Edition* : A Paris, le 15 mai. *Manuscrit* : A Paris, ce 15 mai 1749. *Edit.* : Quelque bonne épigramme. *Manuscrit* : Quelques bonnes épigrammes. *Edit.* : Naples et la Sicile. *Manuscrit* : Naples, Sicile. *Edit.* : L'on y a toujours chaud. *Manuscrit* : Où l'on a toujours chaud. *Edit.* : V. M. ne manquerait pas. *Manuscrit* : V. M. ne manquera pas. *Edit.* :

(1) Tome 86 de l'édition *in-12*. C'est toujours celle que je cite dans les notes de ce recueil.

Digitized by Google

Et j'y serais. *Manuscrit :* Et j'y serai. *Edit. :* Je vous parlerai de vers ou de prose. *Manuscrit :* Je vous parlerai de vers et de prose. *Edit. :* Et vous ranimeriez..... Je jetterais. *Manuscrit :* Et vous ranimez..... Je jetterai. *Edit. :* Des Keiserling. *Manuscrit :* De Keiserling. *Edit. :* Mourir fort tard. *Manuscrit :* Mourir, mais fort tard. *Edit. :* Loin de Frédéric-le-Grand. *Manuscrit :* Loin de Fédéric-le-Grand. V.

CII. *Edition :* Le 18 Auguste. *Manuscrit :* Ce 17 août 1749. *Edit. :* J'ai reçu vos vers. *Manuscrit :* Sire, j'ai reçu vos vers. *Edit. :* Et ce qui pis est. *Manuscrit :* et qui pis est. *Edit. :* Le suffrage de Frédéric-le-Grand. *Manuscrit :* Les suffrages de Fédéric-le-Grand. *Edit. :* Sans être jamais son flatteur. *Manuscrit :* Sans être jamais son flatteur. V.

CVII. *Edit. :* A Paris, le 20 mai. *Manuscrit :* A Paris, 13 avril. *Edit. :* Deux ou trois mois auprès de V. M. *Manuscrit :* Auprès de V. M. deux ou trois mois. *Edit. :* Et je serais fort en colère. *Manuscrit :* Je serai fort en colère. *Edit. :* Votre valoriade? *Manuscrit :* La valoriade! *Edit. :* Oh! le mauvais marché

Digitized by Google

que j'ai fait-là! Je vous donne toute mon âme sans restriction. *Manuscrit :* Oh, le mauvais marché que j'ai fait-là de vous donner toute mon âme sans restriction! V.

Ces détails sont bien minutieux ; mais il m'a semblé qu'ils ne devaient pas être négligés, et que les lecteurs de M. *de Voltaire*, et ses éditeurs ne pourraient que me savoir gré d'avoir restitué les leçons originales d'un grand nombre de passages imprimés sur des copies peu fidèles. Cette scrupuleuse exactitude que l'on exige des éditeurs des classiques anciens, et qui fait souvent la plus grande partie de leur mérite, devait être employée dans l'édition d'un écrivain devenu classique pour la France, et même pour l'Europe, et que la postérité admirera bien plus que nous l'admirons. Car maintenant il semble que sa gloire soit encore trop près de nous. La haine et l'envie qui tourmentèrent ses jours, n'ont pas eu le tems de s'éteindre, et tourmentent encore quelquefois sa cendre.

Le plus grand nombre des lettres qui composent ce recueil n'était point daté ; plusieurs même avaient été mal placées, et un des pro-

Digitized by Google

priétaires du manuscrit avait encore augmenté la confusion, en donnant à quelques unes des dates absolument fausses. Pour rapporter, autant qu'il m'a été possible, chaque lettre à sa véritable époque, je me suis rattaché au petit nombre d'événemens dont j'ai pu reconnaître la date. Le procès avec le juif *Hirschel*, la mort du comte de *Rothembourg*, la thèse de l'abbé *de Prades*, l'affaire de l'*Akakia*, et quelques autres faits connus m'ont servi de guides. Mais malgré mon attention, il est très-vraisemblable qu'il subsiste encore plus d'une erreur, et que plusieurs lettres pourraient être mieux placées qu'elles ne le sont. — J'ai laissé dans l'ordre où je les ai trouvées, toutes celles qui, ne contenant que des choses vagues, indifférentes, ou trop obscures, ne me fournissaient aucune indication positive sur l'époque à laquelle elles avaient pu être écrites; et je dois prévenir le lecteur qu'en les plaçant dans l'ordre chronologique, que je leur ai donné, j'ai voulu indiquer seulement que dans le manuscrit elles se trouvaient accolées à d'autres lettres dont l'année était bien connue, de sorte qu'il était,

Digitized by Google

jusqu'à un certain point, naturel de croire qu'elles avaient pu être composées vers le même tems.

J'ai suivi dans cette édition l'orthographe appelée communément *orthographe de Voltaire*, quoiqu'elle ne fût pas celle du manuscrit. Mais j'ai cru devoir, en cela, me conformer à l'usage, et sur-tout aux désirs de l'imprimeur. M. *de Voltaire* ne commença, je crois, à employer, dans ses ouvrages imprimés, son nouveau système d'orthographe que vers l'année 1752 (1). Aussi ai-je remarqué que le manuscrit qui, jusqu'au milieu de l'année 1751, est toujours écrit suivant l'ancien système, commence depuis cette époque, à offrir le mélange des deux orthographes, de manière cependant que l'ancienne, à laquelle la main de M. *de Voltaire* était plus habituée, est toujours celle qui domine.

J'ai écrit par-tout dans le texte de ces lettres *Fédéric*, et non pas *Frédéric*. Le manuscrit offre constamment cette orthographe,

(1) Voyez Lettre à Madame *Denis*, 18 janvier 1752. t. 72.

que

Digitized by Google

que le Roi avait adoptée, à l'imitation des Italiens qui écrivent *Federico*, peut-être parce qu'elle rendait son nom plus facile et plus doux à prononcer (1).

Outre les lettres au Roi, le manuscrit en contenait huit autres, adressées à différentes personnes. Je les ai réunies dans l'Appendice qui termine le volume.

On trouvera peut-être que j'ai fait trop peu de notes, et laissé sans éclaircissemens plusieurs passages qui en avaient besoin; mais ces lettres ont été imprimées si rapidement, que le tems m'a manqué pour faire toutes les recherches qu'elles pouvaient exiger.

BOISSONADE.

Octobre 1802.

Pendant que cet avertissement était à l'impression, j'ai appris par une voie aussi sûre que respectable, une nouvelle qui intéressera, je crois, mes lecteurs, et qui ne peut

(1) Voyez une note des Editeurs de Kehl, t. 84, p. 15.

Digitized by Google

être déplacée dans la préface d'un livre où il est par-tout question de *Frédéric-le-Grand;* c'est que l'on prépare en ce moment à Berlin une nouvelle édition de ses œuvres, augmentée d'après ses manuscrits, d'un très-grand nombre d'observations militaires et politiques, que l'on n'avait pas cru devoir faire imprimer pendant la vie du prince *Henry*.

Digitized by Google

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE

A FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

LETTRE PREMIÈRE.

SIRE,

VOTRE personne me sera toujours chère, comme votre nom sera toujours respectable à vos ennemis même, et glorieux dans la postérité. Le sieur *Thiriot* m'apprit, il y a quelques mois, que vous aviez perdu, dans le tumulte d'une de vos victoires, ce commencement de l'histoire de *Louis XIV*, que j'avais eu l'honneur de remettre entre les mains de Votre Majesté. J'envoyai quelques jours après à Cirey, chercher le manuscrit original sur lequel je fis faire une nouvelle copie. M. *de Maupertuis* partit de Paris avant que cette copie fut prête, sans quoi je l'en aurais chargé; il me dit l'étrange raison alléguée par le sieur *Thiriot* à Votre Majesté même, par laquelle ledit *Thiriot*, s'excusait de faire cet envoi. C'est ce qui m'a déterminé à presser les copistes, et à 1746.

Digitized by Google

1746. leur faire quitter tout autre ouvrage. J'ai donc porté l'histoire de *Louis XIV* chez le correspondant du sieur *Jordan*, et Votre Majesté la recevra probablement avec cette lettre.

Si vous aviez, Sire, daigné vous adresser à moi, vos ordres n'en auraient pas été, à la vérité, exécutés plutôt, puisqu'il a fallu le tems d'envoyer à Cirey ; mais vous m'auriez donné une marque de confiance et de bonté que j'étais en droit d'attendre. Car, quoique ma destinée m'ait forcé de vivre loin de votre cour, elle n'a pu assurément rien diminuer des sentimens qui m'attacheront à vous jusqu'au dernier jour de ma vie.

Non seulement je vous envoie, Sire, cette histoire ; mais je ferai tenir aussi à Votre Majesté, la tragédie de *Sémiramis* que j'avais faite pour la Dauphine qui nous a été enlevée (1). Je n'ai pu vous donner *la Pucelle ;* il faudrait pour cela user de violence, et la violence n'est bonne qu'avec les pandours et les hussards (2). C'est malgré moi,

---

(1) *Voyez* l'avertissement mis à la tête de cette tragédie.

(2) Un article de la lettre 25e. de M *de Voltaire* au roi de Prusse (*Œuvres complettes Corresp.*), donne l'explication de ce passage. « J'aurais bien voulu join» dre la *Pucelle* au reste du tribut : votre ambassadeur » vous dira que la chose est impossible. Ce petit ou» vrage est, depuis près d'un an, entre les mains de

Digitized by Google

que je ne remets pas entre vos mains tout ce que 1746.
j'ai pu jamais faire ; il est juste que l'homme de la terre le plus capable d'en juger en soit le possesseur. Je ne crois pas que dorénavant ma santé me permette de travailler beaucoup ; je suis tombé enfin dans un état auquel je ne crois pas qu'il y ait de ressource. J'attends la mort patiemment, et si Votre Majesté veut le permettre, j'aurai soin que tous mes manuscrits vous soient fidèlement remis après ma mort, et Votre Majesté en disposera comme elle voudra. C'est déjà pour moi une idée bien consolante, de penser que tout ce qui m'a occupé pendant ma vie, ne passera que dans les mains du grand *Fédéric*.

Je sais que Votre Majesté a ordonné au sieur *Thiriot*, de lui envoyer toutes les éditions qu'il aura pu recouvrer ; mais elles sont toutes si informes et si fautives, qu'il n'y en a aucune que je puisse adopter. Celle de *Ledet* est une des plus mauvaises ; et sur-tout, leur sixième volume serait punissable, si on savait en Hollande punir la licence des libraires.

Votre Majesté ne sera peut-être pas fachée d'apprendre, que les armes du Roi mon maître

---

» madame la marquise *du Châtelet*, qui ne veut pas » s'en dessaisir. L'amitié dont elle m'honore ne lui » permet pas de hasarder une chose qui pourrait me » séparer d'elle pour jamais..... »

Digitized by Google

1746. et ses succès en Flandre ont prévenu de nouvelles prévarications de la part des libraires hollandais. Un secrétaire, que malheureusement madame *du Châtelet* m'avait donné elle-même, avait pris la peine de transcrire à Bruxelles plusieurs de mes lettres et de celles de madame *du Châtelet*, plusieurs même de Votre Majesté, et les avait mises en dépôt chez une marchande de Bruxelles nommée *Desvignes*, qui demeure à l'enseigne du *ruban bleu*. Cette femme en avait vendu une partie aux *Ledet*, qui les ont imprimées dans leur sixième volume, et elle était en marché du reste, lorsque le Roi mon maître prit Bruxelles. Nous nous adressâmes sur-le-champ à M. *de Sechelles*, nommé intendant des pays conquis. Il fit une descente chez la *Desvignes*, se saisit des papiers, et les renvoya à madame la marquise *du Châtelet* (1).

Au reste, Sire, madame *du Châtelet* et moi, nous sommes toujours pénétrés de la même vénération pour Votre Majesté, et elle vous donne sans difficulté la préférence sur toutes les monades de *Leibnitz*. Tout sert à la faire souvenir de vous, votre portrait (2) qui est dans sa chambre à la droite de *Louis XIV*, vos médailles (3) qui sont

(1) *Voyez* plus bas lettre 5.

(2) *Voyez* Œuvres de Voltaire, Corresp. du Roi de Prusse, lettres 23, 25.

(3) *Voyez ibid.*, lettre 86.

Digitized by Google

entre celles de *Newton* et de *Marlborough*, votre 1746.
couvert avec lequel elle mange souvent ; enfin, votre réputation qui est présente par-tout et à tous les momens.

Pour moi, Sire, je n'ai d'autre regret dans ce monde, que celui de ne plus voir le grand homme qui en est l'ornement. J'achève paisiblement ma carrière, et je la finirai en vous protestant, que j'aurai toujours vécu avec le plus véritable attachement et le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

A Paris, ce 22 septembre 1746.

Digitized by Google

1747.

LETTRE II (1).

A Paris, ce 9 février 1747.

SIRE,

EH bien ! vous aurez *Sémiramis*, elle n'est pas à l'eau-rose ; c'est ce qui fait que je ne la donne pas à notre peuple de Sybarites ; mais à un Roi, qui pense comme on pensait en France du tems du grand *Corneille* et du grand *Condé* ; et, qui veut qu'une tragédie soit tragique et une comédie comique.

Dieu me préserve, Sire, de faire imprimer l'histoire de la guerre de 1741. Ce sont de ces fruits que le tems seul peut mûrir (2) ; je n'ai fait assurément, ni un panégyrique, ni une satire ; mais plus j'aime la vérité, et moins je dois la pro-

(1) *Voyez* la réponse du Roi de Prusse, Œuvres de Voltaire, Corresp. Lettre 90.

(2) Le Roi avait écrit à M. de Voltaire, le 18 décembre 1746, (Corresp. Lettre 88) : « Je voudrais que vous » n'écrivissiez point la campagne de 44, et que vous » missiez la dernière main au siècle de *Louis-le-* » *Grand*, etc. »

Digitized by Google

diguer. J'ai travaillé sur les mémoires et sur les lettres des généraux et des ministres. Ce sont des matériaux pour la postérité ; car, sur quels fondemens bâtirait-on l'histoire, si les contemporains ne laissaient pas de quoi élever l'édifice ? *César* écrivit ses commentaires, et vous écrivez les vôtres; mais où sont les acteurs qui puissent ainsi rendre compte du grand rôle qu'ils ont joué ? Le maréchal *de Broglie* était-il homme à faire des commentaires ? Au reste, Sire, je suis très-loin d'entrer dans cet horrible et ennuyeux détail de journaux de siéges, de marches, de contre-marches, de tranchées relevées, et de tout ce qui fait l'entretien d'un vieux major et d'un lieutenant colonel retiré dans sa province. Il faut que la guerre soit par elle-même quelque chose de bien vilain, puisque les détails en sont si ennuyeux. J'ai tâché de considérer cette folie humaine un peu en philosophe. J'ai représenté l'Espagne et l'Angleterre dépensant cent millions à se faire la guerre pour quatre-vingt-quinze mille livres portées en compte ; les nations détruisant réciproquement le commerce pour lequel elles combattent ; la guerre au sujet de la pragmatique devenue comme une maladie qui change trois ou quatre fois de caractère, et qui de fièvre devient paralysie, et de paralysie convulsion ; Rome qui donne la bénédiction et qui ouvre ses portes aux têtes de deux armées ennemies en un même jour; un 1747.

Digitized by Google

——cahos d'intérêts divers qui se croisent à tout mo-
1747. ment; ce qui était vrai au printems devenu faux en automne; tout le monde criant *la paix ! la paix !* et fesant la guerre à outrance; enfin, tous les fléaux qui fondent sur cette pauvre race humaine; au milieu de tout cela, un prince philosophe qui prend toujours bien son tems pour donner des batailles et des opéra, qui sait faire la guerre, la paix, et des vers et de la musique, qui réforme les abus de la justice et qui est le plus bel esprit de l'Europe. Voilà à quoi je m'amuse, Sire, quand je ne meurs point; mais je me meurs fort souvent, et je souffre beaucoup plus que ceux qui dans cette funeste guerre ont attrapé de grands coups de fusil.

J'ai revu M. le duc *de Richelieu*, qui est au désespoir de n'avoir pu faire sa cour au grand homme de nos jours. Il ne s'en console point, et moi je ne demande à la nature un mois ou deux de santé que pour voir encore une fois ce grand homme, avant d'aller dans le pays où *Achille* et *Thersite*, *Corneille* et *Danchet* sont égaux. Je serai attaché à Votre Majesté, jusqu'à ce beau moment où l'on va savoir à point nommé, ce que c'est que l'âme, l'infini, la matière et l'essence des choses; et tant que je vivrai, j'admirerai et j'aimerai en vous l'honneur et l'exemple de cette pauvre espèce humaine.

V.

Digitized by Google

1747.

LETTRE III (1).

A Versailles, ce 9 mars, 1747 (2).

Les fileuses des destinées,
Les Parques ayant mille fois
Entendu des âmes damnées (3)
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant visite,
La Mort s'en vint avec le Tems (4),
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle aperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,

(1) Cette lettre est imprimée déjà dans les œuvres de M. *de Voltaire*, où elle est la 91e. de sa Correspondance avec le Roi de Prusse. Je la réimprime ici d'après le manuscrit original avec des variantes et des additions importantes.

(2) Le manuscrit offre la date entière. Dans l'édit. de Kell cette lettre est simplement datée du mois de mars.

(3) On lit dans l'édit. de Kell : « *les* âmes damnées ».

(4) Édit. de Kell : « *Atropos* vint avec le Tems ».

Digitized by Google

1747. Et votre flûte, et votre épée.
Elle se souvint par bonheur (1)
Qu'*Orphée* autrefois par sa lyre,
Et qu'*Alcide* par sa valeur,
La bravèrent dans son Empire;
Dans vous, dans mon prince, elle vit
Le seul homme qui réunit (2)
Les dons d'*Orphée* et ceux d'*Alcide*.
Doublement elle vous craignit,
Et laissant son dard homicide (3),
S'enfuit au plus vîte, et partit

---

(1) Édit. Kell : « Elle songea pour mon bonheur. »

(2) Édit. Kell : « Elle trembla quand elle vit
« Ce grand homme qui réunit..... »

(3) Édit. Kell : « Et jetant son ciseau perfide,
« Chez ces sœurs elle s'en alla,
» Et pour vous le trio fila
» Une trame toute nouvelle,
» Brillante, dorée, immortelle,
» Et la même que pour *Louis*;
» Car vous êtes tous deux amis.
» Tous deux vous forcez des murailles,
» Tous deux vous gagnez des batailles
» Contre les mêmes ennemis;
» Vous régnez sur des cœurs soumis,
» L'un à Berlin, l'autre à Versailles.
» Tous deux un jour.... mais je finis.
» Il est trop aisé de déplaire
» Quand on parle aux rois trop long-
» tems
» Comparer deux héros vivans
» N'est pas une petite affaire.
» Vraiment, Sire, etc. »

Digitized by Google

Pour aller saisir la personne
De quelque pesant cardinal,
Ou pour achever dans Lisbonne
Le prêtre-roi du Portugal. 1747.

Vraiment, Sire, je ne vous dirais pas de ces bagatelles rimées, et je serais bien loin de plaisanter, si votre lettre, en me rassurant, ne m'avait inspiré de la gaieté. La renommée qui a toujours ses cent bouches ouvertes pour parler des Rois, et qui en ouvre mille pour vous, avait dit ici que Votre Majesté était à l'extrémité, et qu'il y avait très-peu d'espérance. Cette mauvaise nouvelle, Sire, vous aurait fait grand plaisir, si vous aviez vu comme elle fut reçue : comptez qu'on fut consterné, et qu'on ne vous aurait pas plus regretté dans vos états. Vous auriez joui de toute votre renommée, vous auriez vu l'effet que produit un mérite unique sur un peuple sensible ; vous auriez senti toute la douceur d'être chéri d'une nation qui, avec tous ses défauts, est peut-être dans l'univers la seule dispensatrice de la gloire. Les Anglais ne louent que des Anglais (1); Les Italiens ne sont rien ; les Espagnols n'ont plus guère de héros et n'ont pas un écrivain ; les monades de *Leibnitz* en Allemagne, et l'harmonie préétablie n'immortaliseront (2) aucun grand

(1) Edit. Kell : « les Anglais. »
(2) Édit. Kell : « n'immortaliseraient. »

Digitized by Google

1747. homme. Vous savez, Sire, que je n'ai pas de prévention pour ma patrie ; mais, j'ose assurer qu'elle est la seule qui élève des monumens à la gloire des grands hommes qui ne sont pas nés dans son sein.

Pour moi, Sire, votre péril me fit frémir et me coûta bien des larmes. Ce fut M. *de Paulmy* qui m'apprit que V. M. se portait bien, et qui me rendit ma joie. Je serais tenté de croire que les pilules de *Sthal* doivent faire du bien au Roi de Prusse ; elles ont été inventées à Berlin, et et elles m'ont presque guéri en dernier lieu ; si elles ont un peu raccomodé mon corps cacochyme, que ne feront-elles point au tempérament d'un héros (1) ?

Si quelque jour elles me rendent un peu de force, je vous demanderai assurément la permission de venir encore vous admirer ; peut-être V. M. ne serait-elle pas fachée de me donner ses lumières sur ce qu'elle a fait et sur ce qu'elle pense de grand. Je lui jure qu'elle ne se plaindrait pas que j'eusse donné à madame la duchesse *de Wirtemberg*, ce que je devais donner au grand *Frédéric* (2). Elle a peut-être copié une page ou

(1) Tout ce qui suit manque dans l'édit. Kell.

(2) Il s'agit de la *Pucelle*. Dans une lettre du 22 février 1747, le Roi avait écrit à M. *de V.* : « Vous avez » prêté votre *Pucelle* à la duchesse de Virtemberg ;

Digitized by Google

deux de ce que vous avez ; mais il est impossible qu'elle ait ce que vous n'avez pas ; je vous jure encore que le reste est à Cirey, et n'est point fait du tout pour être à présent à Paris. 1747.

La dame de Cirey, qui a été aussi alarmée que moi, vous demande la permission de vous témoigner sa joie et son attachement respectueux.

Vivez, Sire, vivez grand homme, et puissé-je vivre pour venir encore une fois baiser cette main victorieuse, qui a fait et écrit de quoi aller à la postérité la plus reculée : vivez, vous qui êtes le plus grand homme de l'Europe, et que j'oserai aimer tendrement jusqu'à mon dernier soupir, malgré le profond respect qui empêche, dit-on, d'aimer.

V. (1).

» apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà » les gens à qui vous vous confiez, et les seuls qui » méritent votre confiance, ou plutôt à qui vous devriez » vous abandonner tout entier, sont ceux avec qui vous » êtes en défiance. »

(1) J'ai trouvé attaché à cette lettre le billet suivant, écrit de la main de M. *de V.*

A Versailles, le 10 août.

» Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus » que la religion des anciens Mages, mon cher ami. Je » suis à Babylone, entre *Sémiramis* et *Ninias*. Il n'y » a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de » l'histoire de *Louis XIV*. *Sémiramis* dit qu'elle de- » mande la préférence, que ses jardins valaient bien

Digitized by Google

1749.

LETTRE IV. (1).

LE jeune *Darnaud*, qui, par ses mœurs et par

» ceux de Versailles; et qu'elle croit égaler tous les rois » modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois » batailles en un an, et qui donnent la paix dans la » capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie en- » gloutit son homme; il n'y aura pas de raison avec » moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate avec » l'ombre de Ninus, des incestes et des parricides. Je » mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme; » jugez si ma besogne est aisée. Adieu; bon soir. Prenez » patience à Bercy. C'est votre lot que la patience. »

Le reste de la page a été coupé. — Je crois que ce billet était adressé à *Thiriot*, qui était alors à Paris l'agent littéraire du roi de Prusse, et en même tems celui de sa correspondance. M. *de V.* le lui avait probablement écrit en lui envoyant la lettre qui précède, et par distraction l'avait daté du 10 août, au lieu du 10 mars. *Thiriot*, en fesant passer à Berlin la lettre de son ami, y joignit aussi ce billet, parce que les éloges qu'il contenait des victoires du Roi, lui donnaient l'occasion de faire sa cour d'une manière à-la-fois délicate et adroite; et sur-tout parce que les derniers mots *prenez patience à Bercy; c'est votre lot que la patience*, pouvaient servir à rappeller à *Frédéric* qu'il lui devait depuis douze ans le payement de sa pension. *Voyez* dans la *Correspondance générale*, les lettres 122, 123, 125.

(1) Cette lettre est sans date dans l'original. Je l'ai

Digitized by Google

son esprit, paraît digne de servir V. M. (1), me 1749.
manda, il y a quelque tems (2), que vous aviez daigné vous souvenir du plus ancien serviteur que vous ayez en France, et de l'admirateur le plus passionné que vous ayez en Europe: mais je ne suis pas né heureux. Je n'ai point reçu les ordres dont V. M. m'honorait; j'étais en Lorraine, à la cour du roi *Stanislas*. Je sais bien que tous les gens de bon sens demanderont pourquoi je suis à la cour de Lunéville, et non pas à celle de Berlin. Sire, c'est que Lunéville est près des eaux de Plombières, et que je vais là souvent pour faire durer encore quelques jours une malheureuse machine dans laquelle il y a une âme qui est toute à V. M. Je suis revenu de Lunéville à cet ancien Cirey où vous m'avez donné tant de marques de vos bontés, où nous avons vu votre ambassadeur *Keiserling* dont nous déplorons la mort, et qui vous aimait si véritablement, où nous avons vos portraits en toile et en or, et où nous parlons tous les jours des espé-

placée à l'année 1749. M. *de V.* y parle de son retour de Lunéville à Cirey. Or, il est connu qu'il passa presque toute l'année 1748 à Lunéville, auprès du roi de Pologne, et quitta cette cour au commencement de 1749. Voyez *Correspondance générale*, lettre 230.

(1) Il était correspondant littéraire du roi de Prusse. Voyez *Corresp. générale*, lettre 211.

(2) Voyez une lettre de M. *de V.* à M. *Darnaud*. Corresp. générale, lettre 224.

Digitized by Google

1749. rances que vous donniez en ce tems-là et que vous avez tant passées depuis. Enfin, Sire, le courier qui s'était chargé de votre paquet ne l'a rendu ni à Lunéville ni à Cirey. Je le fais chercher par-tout et en attendant je vous expose ma douleur. Il n'y a pas d'apparence que le paquet soit perdu. Mais il y a eu tant de contre-tems que probablement je ne l'aurai de plus de quinze jours. Soit prose, soit vers, je sens bien la perte que j'ai faite. . . . . .

J'ai appris que V. M. n'abandonnait pas tout-à-fait la poésie, et qu'en se donnant à l'histoire, elle se prêtait encore aux fictions. Vous mettez à vous instruire et à instruire les hommes, un tems que d'autres perdent à suivre des chiens qui courent après un renard ou un cerf. Vous avez envoyé à M. *de Maurepas* des vers charmans. Je vous assure qu'il n'y a aucun de nos ministres qui pût répondre en vers à V. M., et que tous les conseils des rois de l'Europe, pétris ensemble, ne pourraient pas seulement vous fournir une ode, à moins que mylord *Chesterfield* ne fut du conseil d'Angleterre : encore ne vous donnerait-il que des vers anglais dont V. M. ne se soucie guères. Pour moi, Sire, qui aime passionnément vos vers, et qui n'en fais plus guères, je me borne à la prose en qualité de chétif historiographe ; je compte les pauvres gens qu'on a tués dans la dernière guerre, et je dis toujours vrai, à plusieurs milliers près. Je démolis les villes de la barrière hollandaise; je donne

Digitized by Google

une vingtaine de batailles qui m'ennuient beaucoup, et quand tout cela sera fait, je n'en ferai rien paraître ; car pour donner une histoire, il faut que les gens qui peuvent vous démentir soient morts. J'ai vu un tems où V. M. s'amusait à un pareil ouvrage ; mais c'était *César* qui fesait ses commentaires ; et moi je suis un commis de ministre, qui extrais, dans les bureaux, les archives vraies ou fausses des malheurs, des sottises et des méchancetés de notre siècle. Si V. M. était curieuse de voir le commencement de ma bavarderie historique, j'aurais l'honneur de le lui envoyer, en la suppliant très-humblement de daigner corriger l'ouvrage, de cette main qui écrit comme elle combat. Les maux continuels auxquels je suis condamné pour ma vie, ne m'ont pas permis d'avancer beaucoup ma besogne. L'honneur d'entretenir V. M. quelques heures, me fournirait plus de lumières que toutes les pancartes de nos ministres. Mais je suis d'une faiblesse inconcevable, et Berlin est loin des eaux chaudes. Je n'ai plus de ressources que dans l'espérance d'un petit voyage de V. M. aux bains de *Charlemagne* votre devancier, ou à quelques autres bains où on étouffe de chaud. En ce cas, je m'empaqueterais pour avoir encore la consolation de voir *Fédéric-le-Grand* avant de mourir, et pour rassasier mes yeux et mes oreilles ; mais on passe sa vie à souhaiter et à faire le contraire de ce qu'on voudrait faire. On peut 1749.

Digitized by Google

1749. bien répondre de ses sentimens ; mais il n'y a personne qui puisse dire ce qu'il fera demain. La destinée nous mène et se moque de nous. Ma destinée, Sire, sera de vous être attaché jusqu'au dernier soupir de ma vie, et je lui demande de me permettre de pouvoir voir encore le premier des rois et des hommes. Je lui renouvelle mes très-profonds respects ; madame *du Châtelet* y joint les siens.

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE V. (1).

A Cirey, ce 26 janvier 1749 (2).

SIRE,

Je reçois enfin le paquet dont V. M. m'a honoré, du 28 novembre. Un maudit courier qui s'était chargé de ce paquet, enfermé très-mal-à-propos dans une boîte adressée à madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg et de-là dans la ville de Troyes où j'ai été obligé de l'envoyer chercher (3).

(1) Cette lettre est la 89e. de la Correspondance imprimée. Elle reparaît ici avec des changemens et des additions considérables.

(2) Telle est la date du manuscrit original. Dans l'édition de Kell, cette lettre est datée du 24 janvier 1747, erreur évidente : car le paquet dont M. *de V.* accuse la réception, est le même que celui dont il parlait dans la lettre précédente qui est du commencement de 1749, comme je crois l'avoir bien prouvé. — Une autre preuve que cette lettre ne peut être de 1747, c'est que M. *de V.* y fait allusion (voyez *pag.* 26, *note* 1) à des vers du roi de Prusse, écrits le 29 novembre 1748, et que la réponse de *Frédéric* est du 13 février 1749. Voyez *Correspond., lettre* 94.

(3) Texte de Kell. « Je reçois enfin le paquet du 24 » octobre. Un maudit courier qui s'était chargé de ce

Digitized by Google

1749. Tous les amiraux d'Albion
Auraient eu le tems de nous rendre
Les ruines du cap Breton,
Et nous le tems de les reprendre,
Pendant que cet aimable don
De mon *Fédéric-Apollon* (1),
A Cirey se fesait attendre.

On revient toujours à ses goûts. Vous faites (2) des vers quand vous n'avez plus de batailles à donner. Je croyais que vous vous étiez mis tout entier à la prose.

Mais il faut que votre génie
Que rien n'a jamais limité,
S'élance avec rapidité
Du haut du mont inhabité,
Où baille la philosophie (3),
Jusqu'aux lieux pleins de volupté
Où folâtre la poésie.

Vous donnez sur les oreilles aux Autrichiens et aux Saxons; vous donnez la paix dans Dresde (4).

» paquet, enfermé dans une boëte envoyée de Paris à » madame *du Châtelet*, l'avait porté à Strasbourg tou- » jours courant, et ensuite l'avait laissé dans la ville » de Troyes, à dix-huit lieues d'ici. »

(1) Ed. Kell. « Frédéric. »

(2) Ed. Kell. « Vous refaites. »

(3) Ed. Kell. « Où pâlit la philosophie
» Jusqu'en ce pays enchanté,
» Où ———. »

(4) Ed. Kell. « Vous donnez la paix dans la capitale d'un roi ennemi. »

Digitized by Google

vous approfondissez la métaphysique ; vous écri- 1749.
vez les mémoires d'un siècle dont vous êtes le premier homme ; et enfin vous faites des vers, et vous en faites (1) plus que moi qui n'en peux plus et qui laisse là le métier.

Je n'ai point encore vu ceux dont V. M. a régalé M. *de Maurepas*. Mais j'en avais déjà vu quelques-uns de l'épitre à votre président des *x x* et des beaux arts.

» Le neveu de *Dugué-Trouin*,
» Demi-homme et demi-marsouin »

avoit déjà fait fortune. Nos connaisseurs disent : *voilà qui est du bon ton, du ton de la bonne compagnie*. Car, Sire, vous seriez cent fois plus héros, nos beaux esprits, nos belles dames vous sauront gré sur-tout d'être du *bon ton*. Alexandre, sans cela, n'aurait pas réussi dans Athènes, ni V. M. dans Paris.

L'épitre sur la vanité et sur l'intérêt m'a fait encore plus de plaisir que ce bon ton et que la légèreté des grâces d'une épitre familière. Le portrait de l'insulaire (2)

» Qui de son cabinet pense agiter la terre ;
» De ses propres sujets habile séducteur,
» Des princes et des rois dangereux corrupteur, » etc.

est un morceau de la plus grande force et de la

(1) Ed. Kell. « ..... Homme ; enfin vous faites des » vers, et assurément vous en faites plus..... »

(2) Texte de Kell. « Je n'ai point encore vu ceux dont

Digitized by Google

1749. plus grande beauté. Ce ne sont pas là des portraits de fantaisie. Tous les travers de notre pauvre espèce sont d'ailleurs très-bien touchés dans cette épître (1).

Des fous qui s'en font tant accroire
Vous peignez les légèretés ;
De nos vaines téméritées
Vos vers sont la fidèle histoire.
On peut fronder les vanités
Quand on est au sein de la gloire.

Je croirais volontiers que l'ode sur la guerre est de quelque pauvre citoyen, bon poète d'ailleurs, lassé (2) de payer le dixième, et le dixième du dixième, et de voir ravager sa terre pour les querelles des Rois (3. Point du tout : elle est du Roi qui a commencé la noise ; elle est de celui qui a gagné, les armes à la main, une province et

---

» vous régalez M. *de Maurepas*. Mais j'avais déjà l'é-
» pitre dont vous avez honoré le président de votre
» académie. Ils sont très-jolis. Le *Dugué Trouin demi-*
» *homme et demi-marsouin* est bien plaisant ; mais l'é-
» pitre sur la vanité de la gloire et de l'intérêt me
» charme encore davantage. Le portrait..... » Ce président de l'académie de Berlin que M. *de V.* désigne par le nom de *président des x x*, est M. *de Maupertuis*.

(1) Ed. Kell. «.... Beauté : tous les travers de l'homme
» sont fort bien touchés dans cette épître. »

(2) Ed. Kell. « Bon poète, lassé.... »

(3) Ed. Kell. « .... Sa terre ; point du tout. »

Digitized by Google

cinq batailles. Sire, V. M. fait de beaux vers, 1749.
mais elle se moque du monde.

Toutefois (1) qui sait si vous ne pensez pas réellement tout cela quand vous l'écrivez (2) ? Il se peut très-bien faire que l'humanité vous parle dans le même cabinet où la politique et la gloire ont signé des ordres (3) pour assembler des armées. On est animé aujourd'hui par la passion (4) des héros ; demain on pense (5) en philosophe. Tout cela s'accorde à merveille selon que les ressorts (6) de la machine pensante sont montés. C'est une preuve de ce que (7) vous daignâtes m'écrire, il y a dix ans, sur la liberté (8).

J'ai relu ici ce petit morceau très philosophique, il fait trembler. Plus j'y pense (9), plus je reviens à l'avis de V. M. J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convainquent

(1) L'édit. de Kell commence l'alinéa après *batailles*. J'ai suivi la division de l'original.

(2) Ed. Kell. « Quand vous écrivez. »

(3) Ed. Kell. « Les ordres. »

(4) Ed. Kell. « Les passions. »

(5) Ed. Kell. « On pensera. »

(6) Ed. Kell. « Les roues. »

(7) Ed. Kell. « ,... Montées; et je vous assure que vo» tre personne m'est la preuve de ce que.... »

(8) Ed. Kell. « Liberté de l'homme. »

(9) Ed. Kell. « J'ai relu, il n'y a pas long-tems, ce » petit morceau. Il fait trembler, et plus j'y pense.... »

Digitized by Google

que nous sommes des machines faites pour aller
1749. un certain tems, et comme il plaît à Dieu (1).

Remerciez la nature de la façon dont votre machine est construite, et de ce qu'elle a été montée pour (2) écrire l'épitre à *Hermotime*.

« Le vainqueur de l'Asie en subjuguant cent rois
» Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
» Estimait *Aristote*, et méditait son livre:
» Heureux si sa raison, plus docile à le suivre,
» Réprimant un courroux trop fatal à *Clitus*,
» N'eût, par ce meurtre affreux, obscurci ses vertus!
» etc. » (3).

Personne en France n'a jamais fait de meilleurs vers que ceux-là. *Boileau* les aurait adoptés; et il y en a beaucoup de cette force, de cette clarté et de cette élégance harmonieuse dans votre épitre à *Hermotime* (4). V. M. a déjà peut-être lu *Catilina*.

---

(1) J'ai suivi la division du manuscrit.

(2) Ed. de Kell. « .... dont votre machine est faite; » je la remercie moi de ce qu'elle a été montée pour...».

(3). L'édition de Kell ajoute ces deux vers qui ne sont point dans le manuscrit.

« Mais ce même *Alexandre*, appaisant sa furie,
» En faveur de *Pindare* épargna sa patrie. »

(4) Ed. Kell. « Personne n'a fait en France de meil-
» leurs vers que ceux-là, et il y en a beaucoup dans
» cette épitre, qui ont autant de force, de clarté et
» d'élégance. V. M.... »

Elle

Digitized by Google

Elle peut voir (1) si nos académiciens écrivent 1740.
aussi purement (2) qu'elle.

Sire, grand merci (3) de ce que, dans votre ode sur votre académie, vous daignez, aux chutes des strophes, employer la mesure des trois petits vers de trois pieds ou de six syllabes. Je croyais être le seul qui m'en étais servi; vous la consacrez. Il y a peu de mesures à mon gré aussi harmonieuses; mais aussi il y a peu d'oreilles qui (4) sentent ces délicatesses. Votre géomètre borgne (5) dont V. M. parle, n'en sait rien. Nous sommes, dans le monde, un petit nombre d'adeptes qui nous y connaissons. Le reste n'en sait pas plus qu'un géomètre suisse (6). Il faudrait que tous les adeptes fussent à votre cour (7).

J'avais en quelque sorte prévenu la lettre de

---

(1). Ed. Kell. « Elle verra si.... »

(2) Ed. Kell. « Aussi bien qu'elle. »

(3) Ed. Kell. « Grand merci, Sire, de.... »

(4) Ed. Kell. « ..... Vous daignez employer dans les » chutes des strophes les trois petits vers de trois pieds; » c'est une mesure dont je croyais m'être seul servi. » Vous la consacrez en l'embellissant. Je ne connais » guère de mesure plus harmonieuse; il y a peu d'o- » reilles qui.... »

(5) M. *Léonard Euler*. Voyez *Corresp. du Roi de Prusse, lettre* 93.

(6) Ed. Kell. « Le reste est profane. »

(7) Ce qui suit manque dans l'édition de Kell.

Digitized by Google

1749. V. M., en lui parlant de la cour de Lorraine, où j'ai passé quelques mois entre le Roi *Stanislas* et son apothicaire, personnage plus nécessaire pour moi que son auguste maître, fut-il souverain dans la cohue de Varsovie.

J'aime fort cette Épiphanie
Des trois Rois que vous me citez (1);
Tous trois différens de génie,
Tous trois de moi très-respectés.
Louis, mon bienfaiteur, mon maître,
M'a fait un fortuné destin;
Stanislas est mon médecin;
Mais que *Fédéric* veut-il être?

Vous daignez, Sire, vouloir que je sois assez heureux pour vous venir faire ma cour? Moi! voyager pendant l'hiver dans l'état où je suis! Plût à Dieu! Mais mon cœur et mon corps ne sont pas de la même espèce. Et puis, Sire, pourrez-vous me souffrir? J'ai eu une maladie qui m'a rendu sourd d'une oreille et qui m'a fait perdre mes dents. Les eaux de Plombières m'ont laissé languissant. Voilà un plaisant cadavre à transporter à Postdam, et à passer à travers vos gardes! Je vais me tapir à Paris, au coin du feu. Le roi mon maître a la bonté de me dispenser de tout service. Si je me raccommode un peu cet hiver, il serait bien

(1) Voyez la lettre 93, *Correspondance avec le Roi de Prusse*.

Digitized by Google

doux de venir me mettre à vos pieds, dans le commencement de l'été : ce serait pour moi un rajeunissement. Mais dois-je l'espérer? Il me reste un souffle de vie, et ce souffle est à vous. Mais je voudrais venir à Berlin avec M. *de Séchelles*, que V. M. connaît; elle en croirait peut-être plus un intendant d'armée, qui parle gras et qui m'a rendu le service de faire arrêter, à Bruxelles, la nommée *Desvignes* (1), laquelle était encore saisie de tous les papiers qu'elle avait volés à madame *du Châtelet*, et dont elle avait fait déjà marché avec les coquins de libraires d'Amsterdam. V. M. pourrait très-aisément s'en informer. Je vous avoue, Sire, que j'ai été très-affligé que vous ayez soupçonné que j'eusse pu rien déguiser. Mais si les libraires d'Amsterdam sont des fripons à pendre, le grand *Fédéric*, après tout, doit-il être fâché qu'on sache, dans la postérité, qu'il m'honorait de ses bontés. Pour moi, Sire, je voudrais n'avoir jamais rien fait imprimer; je voudrais n'avoir écrit que pour vous, avoir passé tous mes jours à votre cour, et passer encore le reste de ma vie à vous admirer de près. J'ai fait une très-grande sottise de cultiver les lettres pour le public. Il faut mettre cela au rang des vanités dangereuses dont vous parlez si bien; et en vérité tout est vanité, hors de

1749.

(1) Voyez plus haut, *lettre 1, page 4*.

Digitized by Google

passer ses jours auprès d'un homme tel que vous.
1749. Faites comme il vous plaira, mais mon admiration, mon très-profond respect, mon tendre attachement ne finiront qu'avec ma vie.

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE VI.

SIRE,

CE n'est pas le tout d'être Roi, et d'être un grand homme dans une douzaine de genres, il faut secourir les malheureux qui vous sont attachés. Je suis arrivé à Paris paralytique, et je suis encore dans mon lit. *Vespasien* guérit bien un aveugle (1); vous valez mieux que lui. Pourquoi ne me guéririez-vous pas? Je n'ai encore trouvé rien qui me fit plus de bien que les vraies pilules de *Sthal*, et nous n'en avons à Paris que de mal contrefaites. Je vois bien que tout mon salut est à Berlin. V. M. me dira peut-être que le Roi *Stanislas* est *mon médecin*, et elle me renverra à lui. Eh bien! Sire, je prends le Roi *Stanislas* pour mon médecin et le Roi de Prusse pour mon sauveur.

Je supplie V. M. de daigner m'envoyer une livre des vraies pilules de *Sthal*. Elle peut ordonner qu'on me les adresse par la poste, sous l'enveloppe de M. *de la Reyniere*, fermier général des postes de France, si elle n'aime mieux m'envoyer ce petit restaurant par les sieurs *Métra*, comme elle fesait autrefois (2).

(1) Voyez *Suéton. Vespasian. Cap. 7.*

(2) Voyez la réponse du Roi, *lettre 95, Œuvr. compl. Corresp.*

Digitized by Google

1749. Mettez-moi, Sire, en état de pouvoir vous faire ma cour au commencement de cet été. Ce serait ce voyage là qui me donnerait encore quelques années de vie. Je viendrais ranimer auprès de mon soleil, le feu de mon âme qui s'éteint.

Le flambeau du fils de *Japet*
Et la fontaine de Jouvence,
Feraient sur moi bien moins d'effet
Que deux jours de votre présence.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'attachement, le profond respect, l'admiration de votre ancien serviteur, de votre ancien protégé, de celui dont l'âme a été toujours à genoux devant la vôtre.

V. (1).

A Paris, 17 février 1749.

---

(1) A cette lettre était attaché le billet suivant:

« *Chenut* demande à être employé par vous. Voilà » ce que c'est que d'être agent des Rois; on brigue votre » protection. *Chenut* est un très-bon relieur, bon pour » agent très-patient. Comment vous portez-vous? Je » suis très-malade, et n'ai pas votre priapisme pour- » tant.

V. »

Ce billet, comme celui qui était joint à la lettre quatrième, est sans adresse. Mais les derniers mots prouvent qu'il était écrit à *Thiriot*. Quelques gens de lettres se souviennent encore du propos très-graveleux, auquel ils font allusion.

Digitized by Google

1749.

LETTRE VII.

A Paris, 17 mars 1749.

SIRE,

CET éternel malade répond à-la-fois à deux lettres de V. M.; dans votre première (1), vous jugez de la conduite de *Catilina* avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que *Crébillon* a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Electre*. J'ai la même passion que vous, Sire; je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts, malgré l'amour d'*Itys* et d'*Iphianasse* qui gâtent et qui refroidissent un des beaux sujets de l'antiquité, malgré l'amour d'*Arsame*, malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts : et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de la *Sémiramis*. Apparemment V. M. ne l'a pas lue. Cette pièce tomba

(1) Voyez *Œuvr. compl., Correspondance du Roi, lettre 94.*

Digitized by Google

1749. absolument ; elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressuscitée ; elle est mal écrite, mal conduite et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi : et je ne prendrais pas cette liberté s'il y avait deux avis différens sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parce que cette *Sémiramis* était absolument abandonnée que j'ai osé en composer une. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Electre*.

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à V. M. ma *Sémiramis* qu'on rejoue à présent avec un succès dont je dois être très-content. Vous la trouverez très-différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs, et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoiqu'avec peine. Je n'ai guères vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, Sire, tous les discours

Digitized by Google

politiques, tous les profonds raisonnemens, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre ; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié ; mais point de succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, Sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catilina*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite, où il n'y ait des fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée. 1749.

Il n'y a certainement point de Roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que *Frédéric-le-Grand*. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'*Alexandre*, son devancier, dans une épître morale (1), et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un Roi du nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de Roi qui sente ce mérite comme V. M., j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

Votre apologie des Rois a un autre mérite que

(1) Voyez plus haut, *lettre 5*, *page 34*.

Digitized by Google

1749. celui de l'imagination. Elle a la profondeur, la vérité et la nouveauté.

J'étais occupé à corriger une ancienne épitre sur l'égalité des conditions, et je fesais quelques vers précisément sur le même sujet, lorsque j'ai reçu votre épitre à *Darget*. J'effleurais en passant ce que vous approfondissez.

V. M. a bien raison de dire que je ne trouverai ni clinquant ni crême fouettée dans cet ouvrage. C'est le chef-d'œuvre de la raison. Elle est remplie d'images vraies et bien peintes. Ne me dites pas, Sire, que je vous parle en courtisan; quand il s'agit de vers, je ne connais personne. Je révère, comme je le dois, *Fédéric-le-Grand* qui a délivré son royaume des procureurs, et qui a donné la paix dans Dresde; mais je parle ici à mon confrère en Apollon.

Je ne suis pas sévère sur la rime, mais je ne peux passer la rime d'*ennuis* et *soucis*.

On ne se sert du mot *desservir* que pour une chapelle, un bénéfice. On ne l'employe pas même pour la messe. Car on dit, *servir* la messe et non pas *desservir*; ainsi,

» ——— Les différens emplois
» Qui *desservent* la cour, les finances, les lois,

est une expression vicieuse; mais elle est aisée à corriger.

Digitized by Google

» Et lorsque dans les fers on pense l'enchaîner,
» Il s'échappe, et revient hardiment vous braver. 1749.

braver et *enchaîner* ne riment pas. Il faudrait *captiver*. *Enchaîner dans des fers*, est un pléonasme ; *enchaîner* seul suffit.

On ne dit point *faire l'or* ; on dit *faire de l'or*, comme on dit *cuire du pain*, *faire du velours*, *bâtir des maisons*, et non *cuire le pain*, *faire le velours*, *bâtir les maisons*, à moins que ce *les* ne se rapporte à quelque chose qui précède ou qui suit. D'ailleurs, en vers il y a toujours plus de mérite à faire entendre les choses connues qu'à les nommer. *Molière*, par exemple, dans le style même familier, au lieu de faire dire à un de ses personnages, *Vous faites de l'or apparemment*, le fait parler ainsi :

« Vous avez donc trouvé cette bénite pierre
« Qui peut seule enrichir tous les Rois de la terre. »

Dans un des plus beaux morceaux de cette épitre excellente, vous dites *la Haine embrasée*. Ce mot est impropre. La haine peut embraser des villes et même des cœurs. Mais la personne de la Haine ne peut être *embrasée*. Elle est ardente, étincelante, implacable, funeste, etc.

Privilégiés est de cinq syllabes, et non de quatre ; et c'est un mot dont les syllabes sourdes et maigres déplaisent à l'oreille. Il ne doit point entrer dans la poésie.

Tout trafic est rompu. On rompt un traité. On in-

Digitized by Google

1749. terrompt, on arrête, on ruine, on fait languir un trafic. D'ailleurs, le *trafic d'honneur et de droiture* est une expression qui veut dire, la mauvaise foi. Votre intention est de dire : *Tout commerce d'honneur est détruit* : or, *trafic* est un terme qui signifie, vendre son honneur; et c'est précisément le contraire que vous entendez. Si vous dites :

« Tout commerce est détruit d'honneur et de droiture. »

ou quelque chose de semblable, cette faute ne subsistera plus.

« Un Monarque insensible et presque inanimé,
» D'un marbre dur et blanc doit bien être estimé. »

Il semble par cette construction que le Monarque doive être estimé par un marbre dur et blanc. On peut aisément encore corriger cette faute.

Vous voyez que je ne suis pas si courtisan, et que je vous dis la vérité, parce que vous en êtes digne. C'est avec la même sincérité que je vous dirai combien j'admire cetre épitre, la sagesse qui y règne, le tour aisé et agréable, les vers bien frappés, les transitions heureuses, tout l'art d'un homme éloquent et toute la finesse d'un homme dont l'esprit est supérieur. Vous êtes le seul homme sur la terre qui sachiez employer ainsi votre peu de loisir. C'est *Achille* qui joue de la flûte en revenant de battre les Troyens. Les Autrichiens valent bien les troupes de Troye, et

Digitized by Google

votre lyre est bien au-dessus de la flûte d'*Achille*. 1749.

Voilà une lettre bien longue pour être adressée à un Roi, et pour être écrite par un malade. Mais vous me ranimez un peu. Votre génie et vos bontés font sur moi plus d'effet que les pilules de *Sthal*.

J'ai pris la liberté de demander à V. M. de ces pilules, parce qu'elles m'ont fait du bien : je ne crois que faiblement aux médecins, mais je crois aux remèdes qui m'ont soulagé (1). Le Roi *Stanislas* me donnait de bonnes pilules de votre royaume, à Lunéville. Il y a un peu d'insolence à faire de deux Rois ses apothicaires, mais ils auront la bonté de me le pardonner.

Si la nature traite mon individu cet été, comme cet hiver, il n'y a pas d'apparence que j'aie la consolation de me mettre encore aux pieds de l'immortel et de l'universel *Fédéric-le-Grand*. Mais s'il me reste un souffle de vie, je l'emploierai à venir lui faire ma cour. Je veux voir encore une fois au moins ce grand homme. Je vous ai aimé tendrement, j'ai été fâché contre vous, je vous ai pardonné, et actuellement je vous aime à la folie. Il n'y a jamais eu de corps si faible que le mien, ni d'âme plus sensible. J'ose enfin vous aimer autant que je vous admire.

(1) Voyez la lettre du Roi, du 5 mars 1749.

Digitized by Google

1749. Une fille pucelle ou non pucelle! Vraiment c'est bien là ce qu'il me faut (1)! J'ai besoin de fourrure en été, et non de fille. Il me faut un bon lit, mais pour moi tout seul, une seringue et le Roi de Prusse.

Je me porte trop mal pour envoyer des vers à V. M., mais en voici qui valent mieux que les miens. Ils sont d'un capitaine dans les gardes du Roi *Stanislas;* ils sont adressés au prince de *Beauveau*. L'auteur, nommé *St. Lambert*, prend un peu ma tournure, et l'embellit. Il est comme vous, Sire, il écrit dans mon goût. Vous êtes tous deux mes élèves en poésie; mais les élèves sont bien supérieurs pour l'esprit au pauvre vieux maître poète.

Songez combien vous devez avoir de bontés pour moi, en qualité de mon élève dans la poésie, et de mon maître dans l'art de penser.

V.

(1) Voyez la lettre du Roi, du 5 mars 1749.

Digitized by Google

1769.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce 19 avril 1769.

SIRE,

Vous vous plaignez que je vous traite avec trop de douceur. Il est vrai que je ne dis pas de dureté à V. M. Mais quand je loue, et que je cite ce qui m'a paru bon dans les ouvrages qu'elle daigne me communiquer, n'est-ce pas vous dire la vérité, n'est-ce pas vous prier de la chercher et de la sentir vous-même? Ne pouvez-vous pas comparer ces beaux morceaux avec les autres? N'est-ce pas à celui qui les a faits d'en apercevoir la différence?

Par exemple ce morceau dans votre épître à S. A. R. madame la Margrave de *Bareith* est excellent, et vous devez, en le relisant, vous rendre à vous même ce témoignage:

» Il n'est rien de plus grand *dans ton sort glorieux*,

(Il faudrait pourtant un hémistiche moins faible).

» Que ce vaste pouvoir de faire des heureux,
» Ni rien de plus divin dans ton beau caractère,
» Que cette volonté toujours prête à les faire;

Digitized by Google

1749. » Osait dire à *César*, ce consul orateur,
» Qui de *Ligarius* se rendit protecteur;
» Et c'est à tous les Rois qu'il paraît encor dire :
» Pour faire des heureux vous occupez l'Empire.
» Astres de l'univers, votre éclat est pour vous;
» Mais de vos doux rayons l'influence est pour nous.»

Vous devez sentir que dans tous ces vers la rime, la césure, le nombre ne coûtent rien au sens, que la netteté de la construction en augmente la force. Les deux derniers sur-tout sont admirables. Je ne crois pas que V. M. doive trouver mauvais que j'aie lu ce morceau singulier au Roi *Stanislas*, qui au moins fait de la prose, et à la Reine sa fille. Elle en a été bien étonnée. Ce ne sont pas-là des vers de Roi, ce sont des vers du Roi des poètes. Voilà comment il en faut faire. Une douzaine de vers dans ce goût marquent plus de génie, et font plus de réputation que cent mille vers médiocres. D'ailleurs, je n'en laisse point tirer de copie, et jamais aucun des vers que vous m'avez daigné envoyer n'a couru, mais ceux-ci mériteraient d'être sus par cœur.

Voilà donc des pièces de comparaison que vous vous êtes faites vous-même. Voilà votre poids du sanctuaire. Pesez à ce poids tous les vers que vous ferez, et sur-tout avant que d'en envoyer à nos ministres; et soyez bien sûr, Sire, qu'ils ne s'intéressent pas tant à ce petit avantage, aux charmes de ce talent, et à votre personne que moi, et que je me connais mieux en vers qu'eux.

Digitized by Google

Quand vous avez fait un morceau aussi parfait que celui que je viens de vous citer, ne sentez-vous pas, Sire, dans le fond de votre cœur, combien cet art des vers est difficile ? Je vous en crois convaincu, mais si vous ne l'étiez pas, je vous prierais de relire votre lettre à *Darget*, que je renvoye à V. M. soulignée et chargée de notes. Ne croyez pas que j'aie tout remarqué. Dites-vous à vous-même, tout ce que je ne vous dis point. Examinez ce que j'ose vous dire, et puis, Sire, si vous l'osez, accusez-moi d'en user avec trop de douceur. 1749.

Pourquoi vous parlé-je aujourd'hui si franchement ? Pourquoi vous fais-je des critiques si détaillées ? Pourquoi dorénavant vous traiterai-je durement (si cela ne déplaît pas à la Majesté) ? C'est que vous en êtes digne ; c'est que vous faites en effet des choses excellentes : je ne dis pas excellentes pour un homme de votre rang, qu'on loue d'ordinaire comme on loue les enfans ; je dis excellentes pour le meilleur de nos académiciens. Vous avez un prodigieux génie, et ce génie est cultivé. Mais si dans l'heureux loisir que vous vous êtes procuré avec tant de gloire, vous continuez à vous occuper des belles-lettres, si cette passion des grandes âmes vous dure, comme je l'espère, si vous voulez vous perfectionner dans toutes les finesses de notre langue et de notre poésie, à qui vous faites tant d'honneur, il faudrait que vous

Digitized by Google

eussiez la bonté de travailler avec moi deux heures
1749. par jour pendant six semaines ou deux mois, il faudrait que je fisse avec V. M. des remarques critiques sur nos meilleurs auteurs. Vous m'éclaireriez sur tout ce qui est du ressort du génie, et je ne vous serais pas inutile sur ce qui dépend de la mécanique, et sur ce qui appartient au langage, et sur-tout aux différens styles. La connaissance approfondie de la poésie et de l'éloquence demande toute la vie d'un homme. Je n'ai fait que ce métier, et à l'âge de cinquante-cinq ans, j'apprends encore tous les jours. Ces occupations vaudraient bien des parties de jeu, ou des parties de chasse. Les amusemens de *Fédéric-le-Grand* doivent être ceux de *Scipion*.

Si vous me permettiez alors d'entrer dans les détails, j'ose croire que vous conviendriez que la *Sémiramis* ancienne, dont V. M. me parle (1), ne vaut rien du tout, et que le public qui jamais ne s'est trompé à la longue ni sur les Rois ni sur les auteurs, a eu très-grande raison de la réprouver. Et pourquoi l'a-t-il condamnée unanimement? C'est que l'amour d'une mère pour son fils, cet amour qui brava les remords est révoltant, odieux. L'amour de *Phèdre* avait besoin de remords dans *Euripide* et dans *Racine* pour trouver

(1) Lettre du 13 février 1749. *Œuvres compl.*

Digitized by Google

grâce, pour intéresser. Comment voulez-vous donc qu'on supporte l'amour d'une mère, quand d'ailleurs il joint à l'horreur d'un inceste dégoûtant, la fadeur des expressions d'une amour de ruelle, jointe à un style toujours dur et vicieux? Qu'est-ce qu'un *Bélus* qui parle toujours des Dieux et de vertu, en fesant des actions de malhonnête-homme? Quelle conspiration que la sienne! Comme elle est embrouillée et peu vraisemblable! Comme le roman sur lequel tout cela est bâti, est mal tissu, obscur et puérile! Enfin quelle versification! Voilà, Sire, les raisons qui justifient notre public depuis trente ans que cette pièce fut donnée. Comment pouvez-vous soupçonner qu'une cabale ait fait tomber cet ouvrage? Tous les Rois de la terre ne seraient pas assez puissans pour gouverner pendant trente ans le parterre de Paris. Passe pour quelques représentations. On ne s'acharne point contre *Crébillon* en disant ainsi avec tout le monde que ce qui est mauvais est mauvais. On lui rend justice, comme quand on loue les très-belles choses qui sont dans *Electre* et dans *Rhadamiste*. Je parle de lui avec la même vérité que je parle de V. M. à vous-même. 1749.

Ne croyez pas non plus que dans notre académie nous nous reprochions sans cesse nos incorrections. Nous avons trouvé très-peu de fautes contre la pureté de la langue dans *Racine*, dans

Digitized by Google

1749. *Boileau*, dans *Pascal*, et ces fautes qui sont légères, ne dérobent rien à l'élégance, à la noblesse, à la douceur du style. L'académie de la Crusca a repris beaucoup de fautes dans le *Tasse;* mais elle avoue qu'en général le style du *Tasse* est fort bon.

Je ne parlerai ici de moi que par rapport à mes fautes. J'en ai laissé échapper beaucoup de ce genre, et je les corrige toutes. Car, actuellement je m'occupe à revoir toute l'édition de Dresde. Je change souvent des pages entières, afin de n'être pas indigne du siècle dans lequel vous vivez.

J'ai eu en dernier lieu une attention scrupuleuse à écrire correctement ma dernière tragédie. Cependant, après l'avoir revue avec sévérité, j'avais encore laissé trois fautes considérables contre la langue, que l'abbé d'*Olivet* m'a fait corriger.

La difficulté d'écrire purement dans notre langue ne doit pas vous rebuter. Vous êtes parvenu, Sire, au point où beaucoup d'habitans de Versailles ne parviendront jamais. Il vous reste peu de pas à faire. Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guères de cueillir les roses ; et votre puissant génie triomphe des petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des Russes, au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse.

Digitized by Google

V. M. ne m'a point envoyé l'épitre à M. *Algarotti*. Je crois qu'à la place on a mis, dans le paquet, une seconde copie de celle à M. *Darget*. 1749.

Je me mets aux pieds de V. M.

VOLT.

Digitized by Google

1749.

LETTRE IX.

A Cirey, ce 29 juin 1749.

Votre Muse à propos s'irrite
Contre ce vilain *Bestuchef*,
Et ce gros bufle moscovite,
Qui voulait nous porter méchef,
Est traité selon son mérite.

Je crois qu'autrefois *Apollon*,
Avant que d'un trait redoutable
Il perçât le serpent *Python*,
Fit contre lui quelque chanson,
Ou quelque épigramme agréable.

De ce Dieu beaucoup vous tenez.
Vous avez ses traits et sa lyre,
Vous battez et vous chansonnez
Les ennemis de votre Empire.

Sire, on ne peut guères dire des choses plus fortes contre les Moscovites, ni faire de meilleures plaisanteries sur les médecins, que ce que j'ai lu dans les derniers vers que V. M. a bien voulu m'envoyer.

Bien est-il vrai qu'il y a toujours quelques petites fautes contre la langue, qui échappent à la rapidité de votre style et à la beauté de votre imagination.

Digitized by Google

« Quel est le feu céleste? 1749.
» Ou quelle ardeur funeste
» Embrasa ces glaçons?

M. le maréchal de *Belle-Isle* qui est à présent l'un de nos quarante, vous dira qu'après ce vers,

» Quel est le feu céleste?

il faudrait un *qui*, ou bien il vous dira qu'on aurait pu mettre :

» Quelle flamme funeste,
» Infernale ou céleste
» Embrasa ces glaçons?

La strophe qui suit est admirable. Mais des critiques sévères vous diront que la Discorde ne vomit guères de tisons. J'examinerais auprès de vous ces grandes beautés et ces petites fautes, si je pouvais partir, comme V. M. me l'ordonne, et comme je le souhaite. Mais ni M. *Bartenstein*, ni M. *Bestuchef*, tout puissans qu'ils sont, ni même *Fédéric-le-Grand*, qui les fait trembler, ne peuvent à présent m'empêcher de remplir un devoir que je crois très-indispensable. Je ne suis ni feseur d'enfans, ni médecin, ni sage-femme, mais je suis ami, et je ne quitterai pas, même pour V. M., une femme qui peut mourir au mois de septembre. Ses couches ont l'air d'être fort dangereuses, mais si elle s'en tire bien, je vous promets, Sire, de venir vous faire ma cour au mois d'octobre. Je

Digitized by Google

1749. tiens toujours pour mon ancienne maxime, que quand vous commandez à une âme, et que cette âme dit à son corps, *Marche*, le corps doit aller, quelque chétif et quelque cacochyme qu'il soit. En un mot, Sire, sain ou malade, je m'arrange pour partir en octobre, et pour arriver tout fourré auprès du *Salomon* du nord; me flattant que dans ce tems-là vous n'assiégerez point Pétersbourg, que vous aimerez les vers et que vous me donnerez vos ordres. Je remercie très-fort la providence de ce qu'elle ne veut pas que je quitte ce monde avant de m'être mis à vos pieds.

V.

LETTRE

Digitized by Google

1749.

LETTRE X.

A Lunéville, ce 28 juillet.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ m'a ramené à la poésie. Il n'y a pas moyen d'abandonner un art que vous cultivez. Permettez que j'envoie à V. M. une épître un peu longue que j'ai faite avant mon départ de Paris, pour une de mes nièces qui est aussi possédée du démon de la poésie (1). Vous y verrez, Sire, la vie de Paris peinte assez au naturel. Celle qu'on mène à Potsdam, auprès de V. M., est un peu différente, et j'attends vos ordres pour jouir encore de l'honneur que vous daignez me faire. Sain ou malade, il n'importe : je vous ai promis que je partirais dès-que madame *du Châtelet* serait relevée de couches ; ce sera probablement pour le milieu de septembre, ou au plus tard pour la fin. Ainsi je ferai bientôt, pour voir mon *Auguste*, un voyage un peu plus long que *Virgile* n'en fesait pour voir le sien. J'apporterai à vos pieds tout ce que j'ai fait, et vous daignerez me faire part de vos ouvrages.

(1) Voyez Œuvres compl., t. 13, épître 64, à madame *Denis*, sur la vie de Paris et de Versailles.

Digitized by Google

1749. Après cela je mourrai content, et je pourrai bien me faire enterrer dans votre église catholique. Un Anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami du chevalier Sidney.* Je ferai mettre sur le mien : *Ci-gît l'admirateur de Fédéric-le-Grand.*

Il n'y a pas long-temps qu'un Prince, en lisant une nouvelle édition qu'on vient de faire de votre Anti-Machiavel, fut fâché de ce que vous y dites de *Charles XII.* « Il a beau faire, dit-il en colère, » il ne l'effacera pas. » On lui répondit : « *Charles XII* a été le premier des grenadiers, et » le Roi de Prusse est le premier des Rois. »

Croyez, Sire, que mon enthousiasme pour vous a toujours été le même, et que si vous étiez Roi des Indes, je ferais le voyage de Lahor et de Dely. Croyez que rien n'égale le profond respect et l'éternel attachement de

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XI.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août 1749.

SIRE,

J'AI le bonheur de recevoir votre lettre (1) datée de votre Tusculum, de Sans-Souci, du Linterne de *Scipion*. Je suis bien consolé que mon agonie vous amuse. Ceci est le chant du cygne. Je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*, telle que V. M. en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Etectre*, que je voudrais bien venir au plus vîte achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si V. M. voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. V. M. saura qu'à la dernière séance de notre académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal *de Belle-Ile*; je proposai cette petite

(1) Voyez la lettre du 15 août 1749. *Œuvres compl., Corresp. du Roi.*

Digitized by Google

1749. question : peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère, comme on dit un événement soudain?* « Non, » répondit-on ; « car *soudain* n'appartient qu'aux choses » inanimées. — Eh, messieurs! l'éloquence ne » consiste-t-elle pas à transporter les mots d'une » espèce dans une autre ? N'est-ce pas à elle d'a- » nimer tout ? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé » pour les hommes éloquens ». J'eus beau faire, Sire ; *Fontenelle*, le cardinal *de Rohan*, mon ami l'ancien évêque de Mirepoix, jusqu'à l'abbé *d'Olivet*, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, Sire, que si M. *Bestuchef*, ou *Bartenstein* disait de V. M.,

» Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
» De notre politique il rompt tous les ressorts.

Croit-on, dis-je, que *Bartenstein* ou *Bestuchef* s'exprimât d'une manière peu correcte ? Si on laisse faire l'académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à V. M. de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Madame *du Châtelet* n'est point encore accouchée ; elle a plus de peine à mettre au monde un enfant qu'un livre. Tous nos accouchemens, Sire, à nous autres poètes, sont plus difficiles à mesure que nous voulons faire de bonne besogne. Les vers

Digitized by Google

didactiques sur-tout se font beaucoup plus difficilement que les autres. Belle matière à dissertation quand je serai à vos pieds! 1749.

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

V. M. se souvient d'un certain Anti-Machiavel, dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du Roi à la cour de qui on accouche. Il y a deux endroits où l'on rend une justice un peu sévère au Roi de Suède, et où le Monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, Sire, comme vous voudrez, parce que les héros ont toujours beau jeu. Mais moi qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage ; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isac-Onis* (1), fort aimable chambellan de V. M., et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très-mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée, et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, Sire, si le maître de la chapelle du Pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du Pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à Sa Sain-

(1) Le marquis *d'Argens*.

Digitized by Google

— teté. V. M. m'a daigné donner des pilules qui
1749. m'ont fait beaucoup de bien; c'est un grand point: mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir, cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le Roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de V. M. sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer V. M. que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec madame *du Châtelet*, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-pere de son maître. Voilà mes raisons, Sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de V. M., et que je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville, et sur la route de Berlin, que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge que je possède auprès du Roi mon maître (1), étant un

(1) La charge de gentilhomme ordinaire de la chambre Voyez *Œuvres compl.*, *Mélang. littér.*, *t. 3*, *Comment. histor.*, *pag. 59*.

Digitized by Google

ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non-seulement très-compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin, c'est l'ordre du mérite, et je veux tenir mon mérite de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre; et que j'aie du mérite ou non, je suis à vos pieds. 1749.

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XII.

A Paris, ce 15 octobre 1749.

SIRE,

JE viens de faire un effort, dans l'état affreux où je suis, pour écrire à M. *d'Argens*; j'en ferai bien un autre pour me mettre aux pieds de V. M.

J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être femme (1), et que tout Paris regrette et honore. On ne lui a pas peut-être rendu justice pendant sa vie, et vous n'avez peut-être pas jugé d'elle, comme vous auriez fait, si elle avait eu l'honneur d'être connue de V. M. Mais une femme qui a été capable de traduire *Newton* et *Virgile*, et qui avait toutes les vertus d'un honnête homme, aura sans doute part à vos regrets.

L'état où je suis depuis un mois ne me laisse guères d'espérance de vous revoir jamais; mais je vous dirai hardiment que si vous connaissiez mieux mon cœur, vous pourriez avoir aussi la bonté de regretter un homme qui certainement dans V. M. n'avait aimé que votre personne.

(1) La marquise *du Châtelet*.

Digitized by Google

Vous êtes Roi, et par conséquent vous êtes accoutumé à vous défier des hommes. Vous avez 1749.
pensé, par ma dernière lettre, ou que je cherchais une défaite pour ne pas venir à votre cour, ou que je cherchais un prétexte pour vous demander une légère faveur. Encore une fois, vous ne me connaissez pas. Je vous ai dit la vérité, et la vérité la plus connue à Lunéville. Le Roi de Pologne *Stanislas* est sensiblement affligé, et je vous conjure, Sire, de sa part et en son nom, de permettre une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, où l'on adoucira ce que vous avez dit de *Charles XII* et de lui; il vous en sera très-obligé. C'est le meilleur prince qui soit au monde; c'est le plus passionné de vos admirateurs, et j'ose croire que V. M. aura cette condescendance pour sa sensibilité qui est extrême.

Il est encore très-vrai que je n'aurais jamais pu le quitter pour venir vous faire ma cour, dans le tems que vous l'affligiez et qu'il se plaignait de vous. J'imaginai le moyen que je proposai à V. M. Je crus et je crois encore ce moyen très-décent et très-convenable. J'ajoute encore que j'aurais dû attendre que V. M. daignât me prévenir elle-même sur la chose dont je prenais la liberté de lui parler. Cette faveur était d'autant plus à sa place que j'ose vous répéter encore ce que je mande à M. *d'Argens*: oui, Sire, M. *d'Argens* a constaté, a relevé le bruit qui a couru que vous me retiriez

Digitized by Google

1749. vos bonnes graces ; oui, il l'a imprimé. Je vous ai allégué cette raison qu'il aurait dû appuyer lui-même. Il devait vous dire : « Sire, rien n'est plus » vrai, ce bruit a couru ; j'en ai parlé ; voilà l'en» droit de mon livre où je l'ai dit : et il sera digne » de la bonté de V. M. de faire cesser ce bruit, » en appelant, pour quelque tems, à votre cour, » un homme qui m'aime et qui vous adore, et en » l'honorant d'une marque de votre protection. »

Mais au lieu de lire attentivement l'endroit de ma lettre à V. M., où je le citais, au lieu de prendre cette occasion de m'appeler auprès de vous, il me fait un quiproquo où l'on n'entend rien. Il me parle de libelles, de querelles d'auteur ; il dit que je me suis plaint à V. M. qu'il *ait dit* de moi des choses *injurieuses* ; en un mot, il se trompe, et il me gronde, et il a tort : car il sait bien ce que je vous ai dit dans ma lettre, que je l'aime de tout mon cœur.

Mais vous, Sire, avez-vous raison avec moi? Vous êtes un très-grand Roi ; vous avez donné la paix dans Dresde ; votre nom sera grand dans tous les siècles ; mais toute votre gloire et toute votre puissance ne vous mettent pas en droit d'affliger un cœur qui est tout à vous. Quand je me porterais aussi bien que je me porte mal, quand je serais à dix lieues de vos états, je ne ferais pas un pas pour aller à la cour d'un grand homme qui ne m'aimerait point, et qui ne m'enverrait chercher

Digitized by Google

que comme un Souverain. Mais si vous me connaissiez, et si vous aviez pour moi une vraie bonté, 1749.
j'irais me mettre à vos pieds à Pékin. Je suis sensible, Sire, et je ne suis que cela. J'ai peut-être deux jours à vivre, je les passerai à vous admirer, mais à déplorer l'injustice que vous faites à une âme qui était si dévouée à la vôtre, et qui vous aime toujours comme M. *de Fénélon* aimait Dieu, pour lui-même. Il ne faut pas que Dieu rebute celui qui lui offre un encens si rare.

V.

Croyez encore, s'il vous plaît, que je n'ai pas besoin des petites vanités, et que je ne cherchais que vous seul.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XIII.

A Paris, 10 novembre 1749.

SIRE,

J'AI reçu, presqu'à-la-fois, trois lettres de V. M.; l'une du 10 septembre, venue par Francfort, adressée de Francfort à Lunéville, renvoyée à Paris, à Cirey, à Lunéville, et enfin à Paris, pendant que j'étais à la campagne dans la plus profonde retraite. Les deux autres me parviennent avant hier par la voie de M. *Chambrier* qui est encore, je crois, à Fontainebleau.

Hélas, Sire, si la première de ces lettres avait pu me parvenir, dans l'excès de ma douleur, au tems où je devrais l'avoir reçue, je n'aurais quitté que pour vous cette funeste Lorraine; je serais parti pour me jetter à vos pieds; je serais venu me cacher dans un petit coin de Potsdam ou de Sans-Souci; tout mourant que j'étais, j'aurais assurément fait ce voyage; j'aurais retrouvé des forces. J'aurais même des raisons que vous devinez bien pour aimer mieux mourir dans vos états que dans le pays où je suis né.

Qu'est-il arrivé? Votre silence m'a fait croire

Digitized by Google

que ma demande vous avait déplu ; que vous n'aviez réellement aucune bonté pour moi ; que vous aviez pris ce que je vous proposais pour une défaite et pour une envie déterminée de rester auprès du Roi *Stanislas*. Sa cour, où j'ai vu mourir madame *du Châtelet* d'une manière cent fois plus funeste que vous ne pouvez le croire, était devenue pour moi un séjour affreux, malgré mon tendre attachement pour ce bon prince, et malgré ses extrêmes bontés. Je suis donc revenu à Paris ; j'ai rassemblé autour de moi ma famille ; j'ai pris une maison, et je me suis trouvé père de famille sans avoir d'enfans. Je me suis fait ainsi dans ma douleur un établissement honorable et tranquille, et je passe l'hiver dans ces arrangemens, et dans celui de mes affaires qui étaient mêlées avec celles de la personne que la mort ne devait pas enlever avant moi. Mais puisque vous daignez m'aimer encore un peu, V. M. peut être très-sûre que j'irai me jeter à ses pieds l'été prochain, si je suis en vie. Je n'ai plus besoin actuellement de prétexte, je n'ai besoin que de la continuation de vos bontés. J'irai passer huit jours auprès du Roi *Stanislas* ; c'est un devoir que je dois remplir ; et le reste sera à V. M. Soyez, je vous en conjure, bien persuadé que je n'avais imaginé ce chiffon noir que parce qu'alors le Roi *Stanislas* n'aurait pas souffert que je le quittasse. Je croyais que vous aviez fait cette grâce à M. *de Maupertuis*. Il est en- 1749.

Digitized by Google

1749. core très-vrai, et je vous le répète, et ce n'est point une tracasserie, que le bruit avait couru, à mon dernier voyage à votre cour, que vous m'aviez retiré vos bonnes grâces. Je ne disais pas à V. M. que M. *d'Argens* avait écrit contre moi; je vous disais et je vous dis encore que dans un certain livre de morale dont le titre m'a échappé, et qui est rempli de portraits, il avait relevé ce bruit dont je vous ai parlé; je lui ai même cité dans la lettre que je lui ai écrite, l'endroit où il parle de moi; il doit s'en souvenir. C'est après le portrait *d'Orcan*, qu'il dépeint comme un courtisan dangereux par sa langue. Il me fait paraître sous le nom d'*Euripide*. Il dit qu'*Euripide arrive à la cour d'un grand Roi, qu'il y est d'abord bien reçu, mais que bientôt le Roi se dégoûte; qu'alors les courtisans, comme de raison, le déchirent : que faut-il*, ajoute-t-il, *pour que la cour dise du bien d'Euripide? qu'il revienne et que le Roi jette un coup d'œil sur lui.*

Voilà à-peu-près les paroles de son livre qu'il m'envoya lui-même; voilà ce que j'ai en dernier lieu remis dans sa mémoire, et ce que j'ai mandé à V. M. J'étais bien loin d'écrire et de penser qu'il eût écrit pour m'offenser. Encore une fois, Sire, je vous disais qu'il avait relevé le bruit qui courait que j'étais mal auprès de vous. C'est ce que j'affirme encore, non pas assurément pour me plaindre de lui que j'aime tendrement, mais pour faire voir à V. M. que j'avais besoin d'une marque

Digitized by Google

publique de votre bonté pour moi, si vous vouliez 1749.
que je parusse dans votre cour.

Voilà bien des paroles. Mais il faut s'entendre, et ne rien laisser en arrière à ceux à qui on veut plaire, dût-on les fatiguer.

Vous avez bien raison, Sire, de me dire que je suis fait pour être volé; car on m'a volé *Sémiramis*, et cette petite comédie de *Nanine* dont on avait parlé à V. M. On les a imprimées de toute manière à mes dépens, pleines de fautes absurdes, et de sottises beaucoup plus fortes que celles dont je suis capable. Je compte dans quatre ou cinq jours envoyer à V. M. les véritables éditions que je fais faire.

Je vais aussi faire transcrire *Catilina*, ou plutôt *Rome sauvée*; car ce monstre de *Catilina* ne mérite pas d'être le héros d'une tragédie; mais *Cicéron* mérite de l'être.

Voici en attendant la réponse à votre objection grammaticale (1).

J'attends de votre plume d'autres présens, et je me flatte que la cargaison que vous recevrez

(1) Le Roi de Prusse, dans sa lettre du 24 septembre 1749, avait critiqué ce vers de *Rome Sauvée*,

Tyran par la parole, il faut finir ton règne,

comme étant construit d'une manière équivoque. M. *de V.* consulta l'abbé *d'Olivet* par un billet au bas

Digitized by Google

1749. de moi incessamment, m'en attirera une de votre part. J'aurai l'honneur de faire ce petit commerce cet hiver; et je crois, Sire, sauf respect, que vous et moi nous sommes dans l'Europe les deux seuls négocians de cette espèce. Je viendrai ensuite revoir nos comptes, disserter, parler grammaire et poésie; je vous apporterai la grammaire raisonnée de madame *du Châtelet*, et ce que je pourrai rassembler de son *Virgile*; en un mot, je

---

duquel il le pria d'écrire sa réponse, et qu'il envoya au Roi. Le voici d'après l'original.

« A Monsieur, Monsieur l'abbé *d'Olivet*.

» Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
» Tyran par la parole, il faut finir ton règne.

» Mon cher maître, ce *tyran par la parole* est-il ou » une hardiesse heureuse ou une témérité condamnable? Mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce » billet. »

V.

Réponse de l'abbé *d'Olivet*.

« Je ne vois rien là qui ne soit très-grammatical. Je » vous rends les papiers que vous m'aviez confiés, et » qui sûrement ne sont pas sortis de mes mains. »

Au reste, ces deux vers ne se trouvent plus dans *Rome Sauvée*. Ils faisaient partie d'un monologue de *Catilina*, qui n'a pas été conservé. (Voyez les Variantes de cette tragédie).

Digitized by Google

viendrai mes poches pleines, et je trouverai vos porte-feuilles bien garnis. Je me fais de ces momens-là une idée délicieuse ; mais c'est à la condition expresse que vous daignerez m'aimer un peu. Car sans cela je meurs à Paris. 1749.

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XIV.

A Paris, ce 17 novembre 1749.

SIRE,

VOILA *Sémiramis* en attendant *Rome Sauvée*. Je suis très-sûr que *Rome sauvée* vous plaira davantage, parce que c'est un tableau vrai, une image des tems et des hommes que vous connaissez et que vous aimez. V. M. s'intéressera aux caractères de *Cicéron* et de *César*. Elle regardera avec curiosité ce tableau que je lui en présenterai; elle sera empressée de voir s'il y a un peu de ressemblance. Mais il n'en sera pas ainsi avec *Sémiramis* et *Ninias*. Je m'imagine que ce sujet intéressera bien moins un esprit aussi philosophe que le vôtre. Il arrivera tout le contraire à Paris. Le parterre et les loges ne sont point du tout philosophes, pas même gens de lettres. Ils sont gens à sentiment, et puis c'est tout. Vous aimerez la *Mort de César*; nos parisiennes aiment *Zaïre*. Une tragédie où l'on pleure, est jouée cent fois; une tragédie où l'on dit : *Vraiment voilà qui est beau; Rome est bien peinte;* une telle tragédie, dis-je, est jouée quatre ou cinq fois. J'aurai donc fait une partie de mes ouvrages

Digitized by Google

pour *Fédéric-le-Grand*, et l'autre partie pour ma nation. Si j'avais eu le bonheur de vivre auprès de V. M., je n'aurais travaillé que pour elle. Si j'étais plus jeune, je ferais une requête à la Providence ; je lui dirais : « O Fortune ! fais-moi passer » six mois à Sans-Souci et six mois à Paris. » 1749.

V.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XV.

Ceci n'est guères digne de V. M. ; mais il faut offrir à son Dieu tous les fruits de sa terre. Vous aurez incessamment le manuscrit de *Rome Sauvée*. Le sujet au moins sera plus digne d'un héros éloquent.

V.

Ce 27 novembre.

Digitized by Google

1749.

LETTRE XVI.

Vous êtes pis qu'un hérétique ;
Car ces gens qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la bible est véridique ;
Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde.
Et se moque de celui-ci (1).

Et moi aussi, Sire, je prends la liberté de m'en moquer. Mais quand je travaille pour le public, je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions. Je ne voudrais pas qu'il y eût deux tragédies comme *Sémiramis*, mais il est bon qu'il y en ait une, et ce n'est pas une petite affaire d'avoir transporté la scène grecque à Paris, et d'avoir forcé un peuple frivole et plaisant à frémir à la vue d'un spectre. V. M. sent bien que je pouvais me passer de cette ombre. Rien n'était plus aisé ; mais j'ai voulu faire voir qu'on peut accoutumer

(1) Cette lettre répond à celle du Roi, datée du mois d'*avril* 1749, dans l'édition de *Beaumarchais*. Mais il est vraisemblable que cette date est fausse.

Digitized by Google

1749. les hommes à tout, et qu'il n'y a que manière de s'y prendre. Vous les accoutumez à des choses plus rares et plus difficiles.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander à propos de la petite commémoration (1) que j'ai faite de nos pauvres officiers tués et oubliés me ravit en admiration. Quoi, vous Roi, vous avez eu la même idée, et l'avez exécutée en vers! Vous avez fait ce que fesait le peuple d'Athènes. Vous valez bien ce peuple à vous tout seul. Il est bien juste qu'un Roi qui fait tuer des hommes, les regrette et les célèbre; mais où sont les Monarques qui en usent ainsi? Ils se contentent de faire tuer. Mais vous êtes Roi et homme, homme éloquent, homme sensible; vous redoublez plus que jamais mon extrême envie de vous voir encore avant que ma malheureuse machine se détruise, et cesse pour jamais de vous admirer et de vous aimer. La mort me fait de la peine. On vit trop peu. Je crois que le peu de tems que j'ai à pouvoir approcher d'un être tel que vous, me fait encore envisager la briéveté de la vie avec plus de chagrin.

Je ne sais ce que c'est que ces vers dont V. M. me parle sur la mort de madame *du Châtelet*. Je n'ai rien vu de ce qu'on a publié pour et contre,

---

(1) Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741. — Tome I, Mélanges littér. *Œuvres complettes.*

Digitized by Google

dans notre nation frivole. Je me borne à regretter dans la retraite un grand homme qui portait des jupes, à respecter sa mémoire, et à ne me point soucier du tout de ses faiblesses de femme. 1749.

Voici un petit recueil où vous trouverez bien des vers corrigés et arrondis. On n'a jamais fait avec les vers. Quel métier! Pourquoi faut-il qu'il soit le plus inutile de tous et le plus difficile?

Je reprends cette lettre, Sire, que j'avais commencée, il y a quelques jours. Je suis retombé malade. Me voilà à-peu-près guéri, et je reprends ma lettre. J'avertis V. M. qu'elle n'aura pas sitôt une certaine *Rome Sauvée*. J'ai beaucoup retravaillé cet ouvrage, parce qu'il s'agit de grands hommes que vous connaissez, comme si vous aviez vécu avec eux. Quand il s'agit de peindre Rome pour *Frédéric-le-Grand*, il y faut un peu d'attention. On va jouer une *Electre* de ma façon sous le nom d'*Oreste*. Je ne sais pas si elle vaudra celle de *Crébillon*, qui ne vaut pas grand-chose; mais du moins *Electre* ne sera pas amoureuse, et *Oreste* ne sera pas galant. Il faut petit-à-petit défaire le théâtre français des déclarations d'amour, et cesser de

» Peindre *Caton* galant et *Brutus* dameret (1). »

(1) Boileau, Art. poét., ch. 3.

Digitized by Google

1749. J'ai actuellement un petit procès dont je fais V. M. juge. Madame la duchesse d'*Aiguillon* croit avoir trouvé un manuscrit du testament politique du Cardinal *de Richelieu*, et un manuscrit authentique. Je crois la chose impossible, parce que je crois impossible que le Cardinal *de Richelieu* ait écrit ce fatras de puérilités, de contradictions et de fausseté dont ce testament fourmille. On a estimé cet ouvrage, parce qu'on l'a cru d'un grand homme. Voilà comme on juge. J'ose le croire d'un homme au-dessous du médiocre. Si par malheur il était du Cardinal, à quoi tiennent les réputations? La vôtre, Sire, est en sûreté. Je souhaite à V. M. autant d'années que de gloire. Je lui renouvelle pour l'année 1750, mes respects, mon admiration et mon tendre dévouement.

V.

A Paris, 31 décembre 1749.

LETTRE

Digitized by Google

1750.

LETTRE XVII.

A Paris, 5 février 1750.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
D'agrémens et de vérités
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux Roi, vous insultez
Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très-rare.
Je ne suis que pauvre d'esprit,
Vous m'appelez d'esprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altières;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

Voici donc, Sire, un très-chétif tribut qui n'est pas dans le goût du comique larmoyant. Car il faut bien se tourner de tous les sens pour vous plaire.

Comme j'allais continuer cette petite épître, j'en reçois une de V. M. (1). Celle-là prouve

(1) La lettre 105, mal datée du mois *d'avril 1750*. Elle doit être du mois de janvier. Voyez l'édition de *Beaumarchais*.

Digitized by Google

1750. bien mieux encore l'immensité des richesses de votre génie. Ni vous ni personne n'a jamais rien fait de si bien, ou du moins de mieux que ces vers :

» Des grandeurs et des petitesses,
» Quelques vertus, plus de faiblesses, etc. »

Je sens à la lecture de cette lettre, que si j'avais un peu de santé, je partirais sur-le-champ, fussiez-vous à Kœnigsberg. Vous daignez demander *Oreste ;* je vais la faire transcrire. Mais que V. M. ne s'attende pas à voir un *Palamède* (1). Il n'y en a point dans *Sophocle.*

A l'égard du prétendu testament politique du cardinal *de Richelieu,* je réponds bien que madame *d'Aiguillon* n'en aura jamais l'original. Sire, on n'a jamais vu l'original de tous ces *testamens*-là. Indépendamment des misères dont ce livre est plein, je trouve qu'*Armand* est bien petit devant *Fédéric.*

——— Ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.

L'imprudence met sa confiance. L'imprudence ne *mettent* pas. Mais l'imprudence pourrait à toute force mettre *leur* confiance, en rapportant ce *leur*

(1) Personnage de l'*Electre* de *Crébillon.*

Digitized by Google

au *dont*. Ce serait une licence qui, en certains cas, serait permise. 1750.

Mon chancelier *d'Olivet* dirait le reste. Mais quand j'écris au plus grand homme de notre siècle, je ne connais que le sentiment de l'admiration. L'enthousiasme fait oublier la grammaire.

A vos genoux.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XVIII.

A Paris, 16 mars 1750.

Enfin *Darnaud*, loin de *Manon* (1),
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de *Fédéric-Apollon*.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui sut chasser de son domaine (2)
Toute sottise et toute erreur,
Tout dévot et tout procureur,
Tout fléau de l'engeance humaine.

---

(1) Ces vers sont imprimés dans les *Œuvres complettes*, tom 15, épitre 69, sous la simple date de 1750, et adressés à M. *Darnaud*, ce qui est une erreur. J'ai cru devoir les faire reparaître ici, parce que la seconde stance offre une variante considérable, et que d'ailleurs, la fin de la lettre dont ils font partie n'a pas encore été imprimée.

(2) Texte imprimé :

» Qui sut chasser de son domaine
» Tout dévot et tout procureur,
» Deux fléaux de l'engeance humaine. »

Digitized by Google

1750.

Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hippocrène,
Non pas comme dans ce jardin (1)
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine
Tout étonné d'un tel chemin;
Mais par un art bien plus divin,
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon *Darnaud* est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme!
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pélerins au front pelé
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triste jubilé,
L'heureux *Darnaud* voit un grand homme (2).

Grand homme que vous êtes! Que votre dernier songe est joli! Vous dormez comme *Horace* veillait. Vous êtes un être unique.

J'enverrai à V. M., par la première poste, des fatras d'*Oreste*. Je mettrai ces misères à vos pieds. Une seule de vos lettres, qui ne vous coûtent rien, vaut mieux que nos grands ouvrages qui nous coûtent beaucoup. Je suis plus que jamais aux pieds de V. M.

V.

(1) Versailles. *Note de M. de Voltaire.*

2) Ce qui suit n'a pas encore été imprimé.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XIX.

A Paris, 17 mars 1750.

GRAND juge et grand faiseur de vers (1),
Lisez cette œuvre dramatique
Ce croquis de la scène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers.

Jugez si l'ardeur amoureuse
D'une *Electre* de quarante ans,
Doit, dans de tels événemens,
Étaler les beaux sentimens
D'une héroïne doucereuse,
En massacrant ses chers parens
D'une main peu respectueuse.

Une princesse en son printems,
Qui sur-tout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir par passe-tems,
A ses pieds un ou deux amans,
Et les tromper avec mystère;
Mais la fille d'*Agamemnon*
N'eut dans sa tête d'autre affaire

(1) Ces vers ont déjà paru dans le *Commentaire historique*. Voyez *Œuvres complettes. Mélang. littér.*, t. 3, pag. 77.

Digitized by Google

Que d'être digne de son nom,
Et de venger Monsieur son père (1). 1750.
Et j'estime encor que son frère
Ne doit point être un *Céladon*.
Ce héros fort atrabilaire,
N'était point né sur le Lignon.

Apprenez-moi, mon *Apollon*,
Si j'ai tort d'être si sévère,
Et lequel des deux doit vous plaire,
De *Sophocle* ou de *Crébillon*.
Sophocle peut avoir raison,
Et laisser des torts à *Voltaire* (2).

J'ai l'honneur, Sire, d'envoyer à V. M. les feuilles à mesure qu'elles sortent de chez l'imprimeur. Il faut bien que mon *Apollon-Fédéric* ait mes prémices bonnes ou mauvaises. J'ai pris la liberté de lui écrire par la voie de cet heureux *Darnaud*, qui verra mon *Jehovah* prussien face-à-face, et à qui je porte la plus grande envie.

V. M. aura incessamment d'autres petites offrandes malgré ma misère. Car, tout malingre que je suis, je sens que vous donnez de la santé à mon âme; vos rayons pénètrent jusqu'à moi et me vivifient.

Voilà *Darnaud* à vos pieds! Qui sera à présent assez heureux pour envoyer à V. M. les livres

(1) Texte imprimé. « Le Roi son père. »
(2) Ce qui suit n'a pas encore été imprimé.

Digitized by Google

1750. nouveaux et les nouvelles sottises de notre pays? On m'a dit qu'on avait proposé un nommé *Fréron*. Permettez moi, je vous en conjure, de représenter à V. M. qu'il faut, pour une telle correspondance, des hommes qui aient l'approbation du public. Il s'en faut beaucoup qu'on regarde *Fréron* comme digne d'un tel honneur. C'est un homme qui est dans un décri et dans un mépris général, tout sortant de la prison où il a été mis pour des choses assez vilaines. Je vous avouerai encore, Sire, qu'il est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre moi dans de mauvaises feuilles périodiques, uniquement parce que je n'ai pas voulu avoir la bassesse de lui faire donner deux louis-d'or qu'il a eu la bassesse de demander à mes gens, pour dire du bien de mes ouvrages. Je ne crois pas assurément que V. M. puisse choisir un tel homme. Si elle daigne s'en rapporter à moi, je lui en fournirai un dont elle ne sera pas mécontente; si elle veut même, je me chargerai de lui envoyer tout ce qu'elle me commandera. Ma mauvaise santé qui m'empêche très-souvent d'écrire de ma main, ne m'empêchera pas de dicter les nouvelles. En un mot, je suis à ses ordres pour le reste de ma vie.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XX.

SIRE,

VOICI des rogatons qui m'arrivent, dans l'instant, de l'imprimerie. Jugez le procès des anciens et des modernes. Vous qui abrégez les procès dans votre royaume, mettez fin au nôtre d'un mot. V. M. est accoutumée à décider toutes les querelles par la plume, comme par l'épée, sans y perdre beaucoup de tems. Je n'ai que celui de lui envoyer ces bagatelles : la poste va partir. Voyez, Sire, combien l'heure presse; vous n'aurez pas seulement quatre vers cette fois-ci. Mais tous les momens de ma vie ne vous en sont pas moins consacrés.

V.

A Paris, vendredi 3 avril 1750.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXI.

A Paris, 8 mai.

Oui, grand homme, je vous le dis :
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis,
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulans avec aisance,
De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

Mais il ne faut pas tromper son héros. Vous verrez, Sire, un malingre, un mélancolique, à qui V. M. fera beaucoup de plaisir, et qui ne vous en fera guères : mon imagination jouira de la vôtre. Ayez la bonté de vous attendre à tout donner sans rien recevoir. Je suis réellement dans un très-triste état ; *Darnaud* peut vous en avoir rendu compte. Mais enfin vous savez que j'aime cent fois mieux mourir auprès de vous qu'ailleurs. Il y a encore une autre difficulté. Je vais parler, non pas au Roi, mais à l'homme qui entre dans le détail des misères humaines. Je suis riche et même très-riche

Digitized by Google

pour un homme de lettres. J'ai, ce qu'on appelle à Paris, monté une maison où je vis en philosophe avec ma famille et mes amis. Voilà ma situation : malgré cela, il m'est impossible de faire actuellement une dépense extraordinaire ; premièrement, parce qu'il m'en a beaucoup coûté pour établir mon petit ménage ; en second lieu, parce que les affaires de madame *du Châtelet*, mêlées avec ma fortune, m'ont coûté encore davantage. Mettez, je vous en prie, selon votre coutume philosophique, la Majesté à part, et souffrez que je vous dise que je ne veux pas vous être à charge. Je ne peux ni avoir un bon carrosse de voyage, ni partir avec les secours nécessaires à un malade, ni pourvoir à mon ménage pendant mon absence, etc., à moins de quatre mille écus d'Allemagne. Si *Métra*, un des marchands correspondans de Berlin, veut me les avancer, je lui ferai une obligation et le rembourserai sur la partie de mon bien la plus claire qu'on liquide actuellement. Cela est peut-être ridicule à proposer ; mais je peux assurer V. M. que cet arrangement ne me gênera point. Vous n'auriez, Sire, qu'à faire dire un mot à Berlin au correspondant de *Métra*, ou de quelqu'autre banquier résident à Paris : cela serait fait à la réception de la lettre, et quatre jours après je partirais. Mon corps aurait beau souffrir ; mon âme le fera bien aller ; et cette âme qui est à vous serait heureuse. Je vous ai parlé naï- 1760.

Digitized by Google

vement, et je supplie le philosophe de dire au
1750 Monarque qu'il ne s'en fâche pas. En un mot, je suis prêt; et si vous daignez m'aimer, je quitte tout, je pars, et je voudrais partir pour passer ma vie à vos pieds.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXII.

A Paris, 9 juin.

Votre très-vielle *Danaë*
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.
L'or par *Jupiter* envoyé
N'est pas l'objet de son envie.
Elle aime d'un cœur dévoué
Son *Jupiter*, et non sa pluie.
Mais c'est en vain que l'on médit
De ces gouttes très-salutaires ;
Au siècle de fer où l'on vit,
Les gouttes d'or sont nécessaires.

On peut du fond de son taudis,
Sans argent, l'âme timorée,
Entouré de cierges bénis,
Aller tout droit en Paradis,
Mais non pas dans votre Empyrée.

Je ne pourrai pourtant, Sire, être dans votre ciel que vers les premiers jours de juillet. Je ferai, soyez-en sûr, tout ce que je pourrai pour arriver à la fin de juin. Mais la vieille *Danaé* est trop avisée pour promettre légèrement; et quoiqu'elle ait l'âme très-vive et très-impatiente, les

Digitized by Google

1750. années lui ont appris à modérer ses ardeurs. Je viens d'écrire à M. *de Raesfeld*, que je serai, au plus tard dans les premiers jours de juillet, dans vos états de Clèves, et je le prie de songer au *vorspann* (1). Je vous fais, Sire, la même requête. Faites de belles revues dans vos royaumes du nord; imposez à l'empire des Russes; soyez l'arbitre de la paix, et revenez présider à votre parnasse. Vous êtes l'homme de tous les tems, de tous les lieux, de tous les talens. Recevez-moi au rang de vos adorateurs; je n'ai de mérite que d'être le plus ancien. Le titre de doyen de ce chapitre ne peut m'être contesté. Je prendrai la liberté de dire de V. M. ce que *la Fontaine*, à mon âge, disait des femmes : « Je ne » leur fais pas grand plaisir, mais elles m'en font » toujours beaucoup. »

Ah! que mon destin sera doux,
Dans votre céleste demeure!
Que *Darnaud* vive à vos genoux,
Et que votre *Voltaire* y meure!

Je me mets aux pieds de V. M.

V.

(1) *Vorspann*, mot allemand qui signifie *relais*.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXIII.

A Compiegne, ce 26 juin 1750.

Ainsi dans vos galans écrits (1),
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce *Darnaud* que je chéris,
Et lui montrez ma décadence.

Je touche à mes soixante hivers:
Mais si tant de lauriers divers
Ombragent votre jeune tête (2),
Grand homme, est-il donc bien honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déjà l'envie et le tems
Ont de leurs détestables dents,
Sur ma tête à demi-rongées (3)?

Quel diable de *Marc-Antonin!*
Et quelle malice est la vôtre!
Egratignez-vous d'une main,
Lorsque vous protégez de l'autre (4)?

---

(1) Ces vers sont imprimés déjà dans le volume d'*Epitres*, t. 13 des Œuvres compl., épitre 70.

(2) Ed. *Beaumarchais.*

«S'accumulent sur votre tête.
»Grand prince, il n'est pas fort honnête.

(3) Ed. *Beaumarchais.*

«Sur mon front à demi-rongées.

(4) Ed. *Beaumarchais.*

«Vous égratignez d'une main,
»Lorsque vous caressez de l'autre.

Digitized by Google

1750. Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur.
En dépit de mes onze lustres,
Sent encor la plus noble ardeur (1)
Pour le premier des Rois illustres.

Bientôt nos beaux jours sont passés (2).
L'esprit s'éteint, le tems l'accable;
Les sens languissent émoussés,
Comme des convives lassés
Qui sortent tristement de table.
Mais le cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez (3).

Je ne suis à Compiegne, Sire, que pour demander au plus grand Roi du midi la permission d'aller me mettre aux pieds du plus grand Roi du nord; et les jours que je pourrai passer auprès de *Fédéric-le-Grand*, seront les plus beaux de ma vie. Je pars de Compiegne après demain. Je suis exact; je compte les heures, elles seront longues de Compiegne à Sans-Souci. Il y a cent mille

(1) Ed. *Beaumarchais.*
« Conserve encore quelque ardeur;
» Et c'est pour les hommes illustres.

(2) Ed. *Beaumarchais.*
« L'esprit baisse; mes sens glacés
» Cèdent au tems impitoyable,
» Comme des convives lassés
» D'avoir trop long-tems tenu table.
» Mais mon cœur est inépuisable », etc.

(3) Ce qui suit n'a pas encore été imprimé.

Digitized by Google

sots qui ont été à Rome cette année ; s'ils avaient été des hommes, ils seraient venus voir vos miracles. 1750.

V.

Continuation de la même Lettre.

A Clèves, ce 2 juillet.

SIRE,

J'AVAIS envoyé ma lettre à votre chancelier de Clèves ; et j'arrive aussitôt qu'elle ; je la r'ouvre, pour remercier encore V. M. Je suis arrivé, me portant très-mal. En vérité je vais à votre cour, comme les malades de l'antiquité allaient au temple d'*Esculape*.

Ici j'acquiers un double grade ;
Je suis de Votre Majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais ma cour à la Naïade
De ce beau lieu peu fréquenté ;
De son onde je bois rasade.
La Nymphe pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître.
Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
» Pourrait te donner la santé.
» Mais vole auprès du Roi mon maître ;
» Il donne l'immortalité. »

TAYLOR OXFORD

Digitized by Google

1750 J'y vole, Sire, j'arriverai mort ou vif. Je pars d'ici le 5; mon misérable état, et plus encore mon carosse cassé me retiennent trois jours.

Je supplie V. M. d'avoir la bonté d'envoyer l'ordre pour le *Vorspann*, au commandant de Lipstadt, et de daigner me recommander à lui. C'est une chose affreuse pour un malade français, qui n'a que des domestiques français, de courir la poste en Allemagne. *Erasme* s'en plaignait il y a deux cents ans. Ayez pitié de votre malade errant.

Je recachète ma lettre, et je renouvelle à V. M. mon profond respect, et ma passion de voir encore ce grand homme.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXIV.

Dans votre Parnasse de Pharasmane, ce 8 octobre.

Vous êtes Roi sévère, et Citoyen humain.
Vous l'avez dit : la chose est véritable.
Comme Roi, je vous sers; vous m'admettez à table
En qualité de Citoyen;
Et comme un être fort humain,
Vous excusez un misérable
Qui ne put assister à ce souper divin.
Par la raison qu'il souffrait comme un diable.

Daignez, grand homme, daignez, Sire, me pardonner. Je ne vous dirai pas, plaignez-moi; car je ne souffre pas plus ici qu'ailleurs, et j'y suis beaucoup plus heureux. On est heureux par l'enthousiasme, et vous savez si vous m'en inspirez. Vous, Sire, et le travail, voilà tout ce qu'il faut à un être pensant. Continuez à faire de beaux vers, mais ne mettez jamais la tragédie de *Sémiramis* en opéra italien, quand même madame la Margrave (1) vous en prierait. C'est un ouvrage diabolique.

(1) Probablement la Margrave de Bareith, sœur du Roi.

Digitized by Google

1750. Quelque jour, vous ferez *Conradin* en trois actes, et nous la jouerons.

Je me prosterne devant votre sceptre, votre lyre, votre plume, votre épée, votre imagination, votre justesse d'esprit et votre universalité.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXV.

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour!
Retraite du vrai sage, et temple du vrai juste!
J'y voyais *Horace* et *Salluste*.
J'étais auprès d'un Roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs!
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs!
Que j'aimais l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne!

V.

A Potsdam, 15 décembre 1750.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXVI.

SIRE,

Je me confie, comme de raison, au plus honnête homme et au plus discret de votre royaume. Je ne suis venu ici que pour lui; j'ai tout abandonné pour m'attacher uniquement à lui; il me rend heureux; je compte passer le peu de jours qui me restent à ses pieds. Je ne dois rien lui cacher.

Darnaud a semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix (1). Il a fait confidence à Monseigneur le Prince *Henri*, du tour cruel qu'il voulait me jouer à Paris, et il a abusé de la confiance dont S. A. R. l'honore, pour le tromper et pour se ménager, à ce qu'il prétendait, une ressource et une excuse, lorsque la calomnie serait découverte. Le respect pour V. M. me défend d'entrer dans les détails de la conduite de *Darnaud*. Mais, Sire, voyez ce que vous voulez que je fasse. J'ai passé par dessus les bienséances de mon âge; j'ai représenté des rôles

(1) Voyez dans la Correspondance générale, la lettre du 14 novembre 1750, au Comte *d'Argental*.

Digitized by Google

pour la famille Royale; j'ai obéi avec joie aux moindres ordres que j'ai reçus, et en cela je crois avoir fait mon devoir. Mais, puis-je jouer la comédie chez Monseigneur le Prince *Henri*, avec *Darnaud* qui m'accable de tant d'ingratitudes et de perfidies! Cela est impossible. Mais je ne veux pas faire le moindre éclat. Je crois que je dois garder sur-tout un profond silence. Il me semble, Sire, que si *Darnaud*, qui va aujourd'hui à Berlin, dans les carrosses de Monseigneur le Prince *Henri*, y restait pour travailler, pour fréquenter l'académie, en un mot, sur quelque prétexte; je serais par-là délivré de l'extrême embarras où je me trouve. Son absence mettrait fin aux tracasseries sans nombre qui déshonorent le palais de la gloire, et troublent l'asile du repos le plus doux. Je m'en remets aveuglément à la prudence, à la bonté de V. M. Je ne parlerai pas même à *Darget*, de tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Soyez très-sur que la conduite de *Darnaud* peut faire un éclat très-fâcheux dans l'Europe, par la foule des gazetiers et des barbouilleurs de papier, qui veulent deviner tout ce qui se passe chez V. M. Au nom de votre gloire, Sire, prévenez tout cela et soyez bien sûr que mon attachement pour votre personne, surpasse beaucoup l'embarras où je me vois. Quels petits chagrins ne sont pas noyés dans le bonheur extrême de voir et d'entendre *Fédéric-le-Grand!*

1750.

V.

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXVII.

SIRE,

MON secrétaire m'a avoué que *Darnaud* l'avait séduit, et lui avait tourné la tête au point de l'engager à voler le manuscrit en question, pour le faire imprimer. Il m'a demandé pardon; il m'a rendu tous mes papiers.

V. M. verra que je mettrai à la raison le juif *Hirschel* (1) aussi facilement. Je suis très-affligé d'avoir un procès; mais s'il n'y a pas d'autre moyen d'avoir justice, si *Hirschel* veut abuser de ma facilité pour me voler environ onze mille écus, si quelques conseillers ou avocats, ou M. *de Kircheisen*, ne peuvent être chargés de prévenir le procès et d'être arbitres; s'il faut que je plaide contre un juif que j'ai convaincu d'avoir agi contre sa signature; c'est un malheur qu'il faut soutenir comme bien d'autres: la vie en est semée. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir souffrir. Mais le bonheur de vous admirer et de vous aimer est une consolation bien chère.

(1) Voyez Vie de *Voltaire*, par M. *de Condorcet*, p. 89, t. 92. Œuvres de *Voltaire*. Ce juif est nommé *Hirch* dans la lettre de M. *de Voltaire* à M. *Roques*, tom. 71 édit. *Beaum.*, p. 328.

LETTRE

Digitized by Google

1750.

LETTRE XXVIII.

SIRE,

EH bien ! V. M. a raison et la plus grande raison du monde, et moi, à mon âge, j'ai un tort presqu'irréparable. Je ne ne me suis jamais corrigé de la maudite idée d'aller toujours en avant dans toutes les affaires, et quoique très-persuadé qu'il y a mille occasions où il faut savoir perdre et se taire, et quoique j'en eusse l'expérience, j'ai eu la rage de vouloir prouver que j'avais raison contre un homme avec lequel il n'est pas même permis d'avoir raison. Comptez que je suis au désespoir, et que je n'ai jamais senti une douleur si profonde et si amère. Je me suis privé, de gaieté de cœur, du seul objet pour qui je suis venu ; j'ai perdu des conférences qui m'éclairaient et qui me ranimaient ; j'ai déplu au seul homme à qui je voulais plaire. Si la reine de Saba avait été dans la disgrâce de *Salomon*, elle n'aurait pas plus souffert que moi. Je peux répondre au *Salomon* d'aujourd'hui que tout son génie n'est pas capable de me faire sentir ma faute au point où mon cœur me la fait sentir. J'ai

5

Digitized by Google

1750. — une maladie bien cruelle, mais elle n'approche pas en vérité de mon affliction, et cette affliction n'est égale qu'à ce tendre et respectueux attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Digitized by Google

LETTRE XXIX. 1751.

SIRE,

VOTRE MAJESTE joint à ses grands talens celui de connaître les hommes. Mais, pour moi, je ne comprens pas comment, dans une retraite (royale à la vérité), mais encore plus philosophique, dans laquelle on n'a rien à se disputer, et qui devrait être l'asile de la paix, le diable peut encore semer sa zizanie. Pourquoi soulevat-on *Darnaud* contre moi? Pourquoi le rendit-on méchant? Pourquoi corrompit-on mon secrétaire? Pourquoi m'a-t-on attaqué auprès de vous, par les rapports les plus bas et par les détails les plus vils? Pourquoi vous fit-on dire, dès le 29 novembre, que j'avais acheté pour 80 mille écus de billets de la Stere (1), tandis que je n'en ai jamais eu un seul, et qu'ayant été publiquement sollicité par le juif *Hirschell*, d'en prendre comme les

(1) Il est vraisemblable que *stère* est le mot allemand *steuer* mal prononcé. On appela *steuer-scheine*, des billets faits en Saxe, pour payer les contributions imposées à ce pays, pendant la guerre de sept ans. Ces billets furent, dans le tems, un objet d'agiotage; et c'est probablement sous ce rapport que l'achat vrai ou faux de ces billets, fit quelque tort à M. *de Volt.* dans l'esprit du Roi. Je dois cette observation à l'amitié de M. *Bast.*—On peut consulter *la vie de Voltaire*, par *M.* ***. Genève, 1786, chap. XV. p. 164.

Digitized by Google

autres, et ayant consulté le sieur *Kircheisen* sur la
1751. nature de ces effets, j'avais, dès le 24 novembre, révoqué mes lettres-de-change, et défendu à *Hirschell* de prendre pour moi un seul billet en question ? Pourquoi dicta-t-on à *Hirschell* une lettre calomnieuse adressée à V. M., lettre dont tous les points sont reconnus autant de mensonges par un jugement authentique ? Pourquoi osa-t-on dire à V. M. que l'arrêt nécessaire de la personne de ce juif, arrêt sans lequel j'aurais perdu 10 mille écus de lettres-de-change, arrêt fait selon toutes les règles, était contre toutes les règles ? Pardon, Sire : que votre grand cœur me permette de continuer. Pourquoi poursuivre ainsi auprès de vous un malheureux étranger, un malade, un solitaire qui n'est ici que pour vous seul, à qui vous tenez lieu de tout sur la terre, qui a renoncé à tout pour vous entendre et pour vous lire, que son cœur seul a conduit à vos pieds, qui n'a jamais dit un seul mot qui pût blesser personne, et qui, malgré ce qu'il a essuyé, ne se plaindra de personne ? Pourquoi m'avait-on prédit ces persécutions, prédictions que vous avez lues et que votre bonté me promit de détourner et de rendre inutiles (1) ? Pourquoi a-t-on forcé *d'Argens* de partir ? Pourquoi m'a-t-on accablé si cruelle-

(1) Voyez une lettre du Roi, dans le Commentaire histor. *Œuvr. compl., mél. littér.*, t. 3, p. 74; et une lettre de M. *de Voltaire* au Comte *d'Argental*, du 28 août 1750.

Digitized by Google

ment ? Voilà, je vous le jure, un problême que je ne peux résoudre. 1752.

Ce procès que j'ai eu, que j'ai gagné dans tous ses points, n'ai-je pas tout tenté pour ne le point avoir ? on m'a forcé à le soutenir. Sansquoi j'étais volé de 13 mille écus ; tandis que je soutiens depuis huit mois à Paris, la dépense d'une grosse maison, et que, par le désordre où j'ai laissé mes affaires, comptant passer deux mois à vos pieds, je souffre, depuis cinq mois, sans le dire, la saisie de tous mes revenus à Paris. Cependant, on m'a fait passer, auprès de V. M., pour un homme bassement intéressé. Voilà pourquoi, Sire, j'avais prié *Darget* de se jetter pour moi à vos pieds, et de vous supplier de supprimer ma pension (1) ; non pas assurément pour rejetter vos bienfaits dont je suis pénétré, mais pour convaincre V. M. qu'elle est mon unique objet. Suis-je venu chercher ici de l'éclat, de la grandeur, du crédit ? Je voulais vivre dans une solitude, et admirer quelquefois votre personne et vos ouvrages, travailler, souffrir patiemment les maux où la nature me condamne, et attendre doucement la mort. Voilà ce que je désire encore. Je ne serai pas plus solitaire auprès de Potsdam que dans votre palais de Berlin. Si *Darget* vous a

(1) Voyez plus bas dans l'appendice, la lettre première, à M. *Darget*.

Digitized by Google

parlé des prières que j'osais vous faire pour ce
1751. arrangement, je vous supplie, Sire, de les oublier, et de me pardonner les propositions que j'avais hasardées. Je vivrai très-bien auprès de Potsdam, avec ce que V. M. daigne m'accorder. J'y resterai sous le bon plaisir de V. M., jusqu'au printems, et alors j'irai faire un tour à Paris pour mettre un ordre certain pour jamais dans mes affaires. J'ose me flatter que l'assurance de ne pas déplaire à un grand homme pour qui seul je vis, je sens et je pense, adoucira la maladie dont je suis tourmenté, laquelle demande du repos et sur-tout la paix de l'âme, sans quoi la vie est un supplice. Permettez-moi donc, Sire, d'aller m'établir au Marquisat, jusqu'au printems; j'irai dans quelques jours, dès que la lie du procès sera bue et que tout sera fini. Voilà la grâce que je supplie V. M. de daigner faire à un homme qui voudrait passer à vos pieds le peu de jours qui lui restent.

J'avais, Sire, minuté cette lettre, pour la transcrire d'une manière plus respectueuse; mais mes souffrances ne me permettent pas de la recommencer, et j'espère que V. M. aura assez de compassion de mon accablement, pour daigner recevoir ma lettre avec bonté dans l'état où je la lui présente, avec le plus profond respect et le plus tendre attachement.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXX.

SIRE,

JE conjure V. M. de substituer la compassion aux sentimens de bonté qui m'ont enchanté, et qui m'ont déterminé à passer à vos pieds le reste de ma vie. Quoique j'aie gagné ce procès, je fais encore offrir à ce juif de reprendre pour deux mille écus les diamans qu'il m'a vendus trois mille, afin de pouvoir me retirer dans la maison que V. M. permet que j'habite auprès de Potsdam. L'état où je suis ne me permet guères de me montrer, et j'ai besoin de faire des remèdes à la campagne, pendant plus d'un mois. Permettez-moi de m'y aller établir la première semaine de mars, et de rester jusqu'au cinq ou au six mars, dans votre château. C'est un homme assurément très-malade qui vous demande cette grâce. Songez aussi que c'est un homme qui n'a eu, en renonçant à sa patrie, que votre seule personne pour objet, et dont l'attachement ne peut être douteux. Puisque vous avez la bonté de me dire les choses qui vous ont déplu, cette bonté même m'assure que je ne vous déplairai plus. Il est bien sûr que je ne me suis pas donné

Digitized by Google

— à vous pour ne pas chercher à vous rendre ma
1751. conduite agréable, et que quand on est conduit par le cœur, les devoirs sont bien doux.

Permettez-moi, Sire, de dire à V. M. que j'avais beaucoup connu *Gross* à Paris; qu'il m'était venu voir à Berlin, et que j'allai le prier de me faire venir un ballot de livres et de cartes de géographie que M. *de Kazomowsky* me devait envoyer. Je ne savais pas un mot de son rappel. Ce fut lui qui me l'apprit; et quand il m'en dit la raison, je me mis à rire. Je lui dis en vérité ce qui convenait en pareille occasion à un homme qui apprenait cette aventure de sa bouche. C'est l'unique fois que je lui aie parlé, et l'unique ministre que j'aie vu, et je peux assurer V. M. que je n'en verrai aucun en particulier.

Pardonnez-moi si je vous ai présenté des lettres de madame *de Bentink*. Je ne vous en présenterai plus.

A l'égard de la société, j'ose dire, Sire, que je ne crois pas y avoir mis la moindre apparence d'aigreur ni de trouble. S'il y avait même quelqu'un dont je pusse avoir à me plaindre, je jure à V. M. que tout serait oublié dans un instant, et que le bonheur d'être dans vos bonnes grâces me rendrait agréables ceux mêmes qui, étant mal instruits de l'affaire du juif, auraient trop pris parti contre moi. Je ne crois pas qu'il puisse

Digitized by Google

être revenu à V. M. que j'aie jamais dit un seul mot qui ait pu déplaire à personne. Daignez être très-sûr que jamais je ne mettrai même la moindre froideur dans le commerce avec aucun de ceux qui vous approchent; et sur cela je n'aurai pas à me vaincre. 1751

Pour le juif, daignez, Sire, vous informer des juges, s'il y a un homme plus inique et de plus mauvaise foi sur la terre. Il refuse, tout condamné qu'il est, les mille écus que je lui offre de gagner. Mais cela ne m'empêchera pas de profiter de la grâce que V. M. daigne me faire, et d'habiter la maison près de Potsdam, dont V. M. est encore suppliée de me laisser la jouissance jusqu'au printems. Je sacrifierai tout pour venir goûter le repos auprès du séjour que vous rendez si célèbre par tout ce que vous y faites. Daignez me laisser espérer que je verrai vos dernières productions. Il n'y a point pour moi de consolation plus chère. Vous ne pouvez pas assurément douter, Sire, que je ne sois tendrement attaché à votre personne, et j'osé dire que je le suis à un point, que j' espère que V. M. me pardonnera tout.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXI.

Ce samedi.

SIRE,

TOUTES choses mûrement considérées, j'ai fait une lourde faute d'avoir un procès contre un juif, et j'en demande bien pardon à V. M., à votre philosophie et à votre bonté. J'étais piqué, j'avais la rage de prouver que j'avais été trompé. Je l'ai prouvé, et après avoir gagné ce malheureux procès, j'ai donné à ce maudit hébreu, plus que je ne lui avais offert d'abord, pour reprendre ses maudits diamans qui ne conviennent point à un homme de lettres. Tout cela n'empêche pas que je ne vous aie consacré ma vie. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. J'avais mandé à S. A. R. madame la Margrave de *Bareith* que frère *Voltaire* était en pénitence. Ayez pitié de frère *Voltaire*. Il n'attend que le moment de s'aller fourrer dans la cellule du Marquisat. Comptez, Sire, que frère *Voltaire* est un bon homme, qu'il n'est mal avec personne, et sur-tout qu'il prend la liberté d'aimer V. M. de tout son cœur. Et à qui montrerez-vous les fruits de votre beau génie, si ce n'est à votre an-

Digitized by Google

cien admirateur? Il n'a plus de talent, mais il a du goût, il sent vivement, et votre imagination est faite pour son âme. Il est tout pétri de faiblesses, mais assurément sa plus grande est pour vous. Il n'est point intéressé comme on vous l'a dit, et il ne cherche dans V. M. que vous-même. Il est bien malade, mais vos bontés lui rendront peut-être la santé; en un mot sa vie est entre vos mains. 1751.

V.

J'apprends que V. M. me permet de m'établir pour ce printems au Marquisat. Je lui en rends les plus humbles grâces. Elle fait la consolation de ma vie.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXII.

Dans ce jour du saint Vendredi,
Jour où l'on veut nous faire accroire
Qu'un Dieu pour le monde a pâti,
J'ose adresser ma voix à mon vrai Roi de gloire.

De mon salut vrai créateur,
De *d'Argens* et de moi l'unique rédempteur,
Du salut éternel je ne suis pas en peine :
Mais de ce vrai salut qu'on nomme la santé,
Mon esprit est inquiété.
Pardonnez, cher Sauveur, à mon audace vaine.

O vous qui faites des heureux,
L'êtes-vous? Souffrez-vous? Êtes-vous à la gêne?
Et les points de côté, la colique inhumaine,
Troubleraient-ils encor des jours si précieux?

O philosophe Roi, grand homme, heureux génie,
Vous dont le charmant entretien,
L'indulgente raison, l'aimable poésie,
Étonnent mon âme ravie,
Puissiez-vous goûter tout le bien,
Que vous versez sur notre vie!

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXIII.

A ce qu'on appelle le Marquisat, ce 5 juin 1751.

Du fond du désert que j'habite,
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, Sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant,
Que moi dans mon logis d'hermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux,
L'Europe entière vous observe.
Vous courez, mais *Mars* et *Minerve*
Voyagent en poste avec vous.

Je songe dans mon hermitage
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage
Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pélerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être hermite que d'être sage.

La plupart des gens ne sont ni l'un ni l'autre. On court, on aime les grandes villes comme si le bonheur était là. Sire, croyez-moi, j'étais fait pour vous, et puisque je vis seul, quand vous n'êtes

Digitized by Google

1751. plus à Potsdam, apparemment que je n'y étais venu que pour vous; ceci soit dit en passant.

J'envoie à V. M. ce dialogue de *Marc-Aurèle* (1). J'ai tâché de l'écrire à la manière de *Lucien*. Ce *Lucien* est naïf, il fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à ses dialogues. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de *Fontenelle* est qu'il en veut toujours avoir; c'est toujours lui qu'on voit et jamais ses héros; il leur fait dire le contraire de ce qu'ils devraient dire; il soutient le pour et le contre; il ne veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout, mais il me semble qu'il fatigue à la longue, parce qu'on sent qu'il n'y a presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'aperçoit du charlatanisme, et il rebute. *Fontenelle* me parait dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse.

Je joins à *Marc-Aurèle*, deux rogatons que V. M. n'a peut-être pas vus, parce qu'ils sont imprimés à la suite d'un grimoire, sur le quarré des distances, lequel n'est point du tout amusant.

Mais en récompense des chiffons que j'envoie, j'attends ce sixième chant de votre Art (2) : j'at-

---

(1) Voyez Œuvres complettes. *Volume des Dialogues, Dial. 5.*

(2) Le poème de *l'Art de la Guerre*.

Digitized by Google

tends le toit du temple de *Mars*. C'est à vous seul à bâtir ce temple, comme c'était à *Ovide* de chanter l'Amour, et à *Horace* de donner la poétique. Sire, faites des revues, des ports, des heureux; 1751.

Sous vos aimables lois, je me flatte de l'être.
Aux yeux de l'avenir, vous serez un grand Roi,
Et grâce à votre gloire, on voudra me connaître.
On dira quelque jour, si l'on parle de moi:
« *Voltaire* avait raison de choisir un tel maître. »

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXIV.

Ce mardi.

SIRE,

Si je ne suis pas court, pardonnez-moi.

Hier le fidèle *Darget* m'apprit avec douleur qu'on parlait dans Paris de votre poème (1). Je viens de lui montrer les 18 lettres que je reçus hier. Elles sont de Cadix. Il n'y est pas question de vers.

Permettez que je montre à V. M. les six dernières lettres de ma nièce, l'unique personne avec qui je suis en correspondance (2). Elles sont toutes six numérotées de sa main. Elle me parle avec confiance de vous et de tout. Si je lui avais écrit un mot du poème, elle en parlerait. Je ne lui ai pas même envoyé l'énigme que j'avais faite, et

(1) Peut-être le poème du *Palladium*. Voyez les lettres du 3 janvier et du 29 octobre 1751, adressées à madame *Denis*.

(2) Ceci n'est pas très-exact. M. *de Voltaire* écrivait très-fréquemment au comte *d'Argental*, au duc de *Richelieu*, et à beaucoup d'autres personnes.

Digitized by Google

que je vous ai montrée, de peur qu'elle ne la devinât. 1752.

Ce ne sont pas les confidens de vos admirables amusemens qui en parlent. Je réponds de *Darget* et de moi.

Daignez jeter les yeux sur les endroits soulignés de ces lettres, où il est question de V. M., de *d'Argens*, de Potsdam, de *Damon*, etc. V. M. n'y perdra rien. Elle verra mon innocence, mes sentimens et mes desseins.

Il y a onze mois que je suis parti, je comptais en passer deux à vos pieds.

Je peux avoir en France un privilège d'imprimer le siècle de *Louis XIV*. Je suis prêt à l'imprimer à Berlin, si cela vous fait plaisir, et je le demande à V. M.

Je ne vous flatte pas (que je sache) et vous savez, par mes hardiesses sur vos beaux ouvrages, si j'aime et si je dis la vérité. Je vous admire comme le plus grand homme de l'Europe, et j'ose vous chérir comme le plus aimable. Ne croyez pas que je sois ici pour une troisième raison.

Vous savez que je suis sensible ; soyez sûr que je le suis avec enthousiasme à toutes vos bontés, et que votre personne fait le bonheur de ma vie.

Après vous, j'aime le travail et la retraite. Qui que ce soit ici ne se plaint de moi. Je demande à V. M. une grâce pour ne point altérer ce bonheur

Digitized by Google

1751. que je lui dois, c'est de ne me point chasser de l'appartement qu'elle a daigné me donner à Berlin jusqu'à mon voyage à Paris.

Si j'en sortais, on mettrait dans les gazettes que V. M. m'a chassé de chez elle, que je suis mal avec elle; ce serait une nouvelle amertume, un nouveau procès, une nouvelle justification aux yeux de l'Europe, qui a les yeux fixés sur vos moindres démarches..... et sur les miennes, parce que je vous approche. J'en sortirai dès qu'il viendra quelque prince, dont il faudra loger la suite, et alors la chose sera honnête.

J'ai eu le malheur d'être traité par *Chazot* comme le curé de Meckelbourg. On a dit alors que V. M. ne souffrirait plus que je logeasse dans son palais de Berlin. Je n'ai pas proféré la moindre plainte contre *Chazot*. Je ne me plaindrai jamais de lui ni de quiconque a pu l'aigrir. J'oublie tout; je vis tranquille; je souffre mes maladies avec patience, et je suis trop heureux auprès de vous.

Si V. M. voulait seulement s'informer du comte de *Rhothembourg* et de M. *Jarrige*, comment je me suis conduit dans l'affaire *d'Hirschell*, elle verrait que j'ai agi en homme digne de sa protection, et digne d'être venu auprès de lui.

Mon nom ira peut-être à la suite du vôtre à la postérité, comme celui de l'affranchi de *Cicéron*.

Digitized by Google

J'espère qu'en attendant le *Cicéron*, l'*Horace* et le *Marc-Aurèle* de l'Allemagne me fera achever ma vie en l'admirant et en le bénissant. 1751.

V.

Je supplie V. M. de daigner me renvoyer les lettres.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXV.

SIRE,

Vos réflexions valent bien mieux que mon ouvrage (2). J'ai eu bien raison de dire quelque part que vous étiez le meilleur logicien que j'aie jamais entendu. Vous m'épouvantez; j'ai bien peur pour le genre humain et pour moi que vous n'ayez tristement raison. Il serait affreux pourtant qu'on ne pût pas se tirer delà. Tâchez, Sire, de n'avoir pas tant raison. Car encore faut-il bien, quand vous faites de Potsdam un paradis terrestre, que ce monde-ci ne soit pas absolument un enfer. Un peu d'illusion, je vous en conjure. Daignez m'aider à me tromper honnêtement. Au bout du compte, les sottises sont traitées ici comme elles le méritent, mais j'ai enfoncé le poignard avec respect. Le véritable but de cet ouvrage est la tolérance, et votre exemple à suivre. La religion naturelle est le prétexte, et quand cette religion naturelle se bornera à être bon père, bon ami, bon voisin, il n'y aura pas grand mal. Je me doute bien que l'article des remords est un peu problé-

(2) Le poème de *la Religion naturelle*.

Digitized by Google

matique; mais encore vaut-il mieux dire avec *Cicéron*, *Platon*, *Marc-Aurèle*, etc., que la nature nous donne des remords, que de dire avec *la Métrie*, qu'il n'en faut point avoir. 1751.

Je conçois très-bien qu'*Alexandre*, nommé général des Grecs, n'ait point eu plus de scrupule d'avoir tué des Persans à Arbelles, que V. M. n'en a eu d'avoir envoyé quelques impertinens Autrichiens dans l'autre monde. *Alexandre* fesait son devoir en tuant des Persans à la guerre, mais certainement il ne le fesait pas en assassinant son ami après soupé.

Au reste, il s'en faut beaucoup que l'ouvrage soit achevé. Je profite déjà des remarques dont vous daignez m'honorer. Je supplierai V. M. de vouloir bien me le renvoyer avant qu'elle parte pour la Silésie. Il est difficile de définir la vertu, mais vous la faites bien sentir. Vous en avez; donc elle existe: or ce n'est pas la religion qui vous la donne; donc vous la tenez de la nature, comme vous tenez d'elle votre rare esprit qui suffit à tout, et devant lequel mon âme se prosterne.

V.

Je remercie V. M. autant que je l'admire.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXVI.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ m'a favorisé de quatre volumes du plus parfait galimatias qui soit jamais sorti d'une tête théologique. L'auteur doit descendre en droite ligne de *Saint-Paul* et être proche parent du père *Castel*.

En qualité de théologien de *Belzebut*, oserai-je interrompre vos travaux par un mot d'édification sur l'athéisme, que je mets à vos pieds ? J'ai choisi ce petit morceau parmi les autres, comme un des plus orthodoxes.

Je ne fais que dire ce que V. M. pense, et ce qu'elle dirait cent fois mieux. Si elle daignait me corriger, je croirais alors l'ouvrage digne d'elle. Je souhaite pouvoir le finir, en amuser V. M. quelquefois, et mourir de la mort des justes, avec votre bénédiction.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXVII.

Est-il vrai que *Voltaire* aura
A Sans-Souci l'honneur de boire
Les eaux d'Hippocrène ou d'Égra,
Au lieu de l'onde sale et noire
Qu'en enfer il avalera?

En ce cas il apportera
Son paquet et son écritoire,
Et près de vous il apprendra
Que sagesse vaut mieux que gloire.

Sur les arbres, il écrira:
« Beaux lieux consacrés à la lyre,
» Aux arts, aux douceurs du repos,
» J'admirais ici mon héros,
» Et me gardais de le lui dire. »

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXVIII.

Je baise avec transport un livre si charmant.
Le Seigneur de Saint-Jame et celui de Versailles
Ne peuvent faire un tel présent;
Et je m'écrie en vous lisant,
Comme en parlant de vos batailles :
» Non, il n'est point de Roi qui puisse en faire autant. »

LETTRE

Digitized by Google

1751.

LETTRE XXXIX.

On dit que tout prédicateur
Dément assez souvent ce qu'il annonce en chaire,
Grand Roi, soit dit sans vous déplaire,
Vous êtes de la même humeur.

Vous nous annoncez avec zèle
Une importante vérité;
Mais vous allez pourtant à l'immortalité,
En nous prêchant l'âme mortelle.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XL.

Marc-Aurèle autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en fesait,
Et sans jamais s'en faire accroire.

Certain amateur de sa gloire,
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.

Mais qu'arriva-t-il? Le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

Pardonnez, Sire, à des cœurs qui sont pleins de vous. — J'ose, pour me justifier, supplier V. M. de daigner seulement jeter un coup d'œil sur les lignes marquées par un tiret, de cette lettre de M. *de Chauvelin*, neveu du fameux garde des sceaux. Ne soyez fâché, ni contre lui qui m'écrit de l'abondance du cœur, ni contre moi qui ai la témérité de vous envoyer sa lettre. Il faut bien, après tout, que V. M. connaisse ce que pensent les hommes de l'Europe qui pensent le mieux.

Je supplie V. M. de me renvoyer ma lettre, car je ne veux pas perdre à-la-fois vos bonnes grâces et la lettre de M. *de Chauvelin*.

V.

Digitized by Google

LETTRE XLI. 1751

Billet écrit de la main du Roi de Prusse.

JE viens d'accoucher de six jumeaux, qui demandent d'être baptisés au nom d'*Apollon*, aux eaux d'Hippocrène. La *Henriade* est priée pour marraine; vous aurez la bonté de l'amener ce soir à cinq heures dans l'appartement du père. *Darget-Lucine* s'y trouvera, et l'Imagination de l'*Homme-Machine* (1) tiendra les nouveaux-nés sur les fonds.

Réponse de M. de Voltaire, *écrite au bas du billet du Roi.*

Par le cerveau, le Souverain des Dieux,
Selon ma bible, accoucha d'une fille.
Vos six jumeaux me sont plus précieux;
J'adorerai cette auguste famille.

On vous connaît à leur force, à leurs traits,
A leurs beautés, à leur noble harmonie (1).

(1) M. *de Lamétrie*, auteur d'un livre intitulé : *l'Homme-Machine*.

(2) Une copie de ces vers faite par M. *de Voltaire*, offre la variante suivante :

« A leurs beautés, à leur docte harmonie. »

Digitized by Google

1751. Les élever, cultiver leur génie !
Qui le pourra? Celui qui les a faits.

Ils sont tous nés pour instruire et pour plaire,
Ces six enfans sont frères des neuf sœurs,
Et nous dirons, comme chez nos docteurs :
« Le fils est Dieu, nous l'égalons au père. »

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLII.

Vous qui daignez me départir
Les fruits d'une Muse divine,
O Roi, je ne puis consentir
Que, sans daigner m'en avertir,
Vous alliez prendre médecine.
Je suis votre malade-né,
Et sur la casse et le senné,
J'ai des notions non-communes.
Nous sommes de même métier;
Faut-il de moi vous défier,
Et cacher vos bonnes fortunes?

Sire, vous avez des crampes, et moi aussi; vous aimez la solitude, et moi aussi; vous faites des vers et de la prose, et moi aussi; vous prenez médecine, et moi aussi; de-là je conclus que j'étais fait pour mourir aux pieds de V. M.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLIII.

SIRE,

Je suis dans une grande affliction. V. M. sait ce que c'est que cinquante vers, quand il faut qu'ils soient bons, et que ce ne sont pas-là de petites affaires. J'avais donc fait ces cinquante vers pour *Aurélie*, dans *Catilina*, avec bien de la peine; et j'envoyais à Paris un mémoire raisonné pour empêcher *Aurélie* de se mêler d'être une madame *Caton*, et de faire la patriote et l'héroïne. Je voulais consulter V. M. sur tout cela, et en vérité, Sire, vous me devez vos avis après la liberté que je prends si souvent de vous dire le mien. Je monte dans vos antichambres pour tâcher de trouver quelqu'un par qui je puisse faire demander la permission de vous parler. Je ne trouve personne. Je m'en retourne, et mes vers partent sans votre approbation. Mais je déclare à V. M. que je me suis vanté que je vous ai dans mon parti, que vous trouvez très-bon qu'*Aurélie* ne s'avise point de vouloir être le soutien de Rome. J'ai encore ajouté, pour arrêter l'impatience de mes amis, que vous me faites l'honneur de penser comme moi, qu'il ne faut pas sitôt donner cet ouvrage au public, et que s'ils donnent bataille

Digitized by Google

malgré l'opinion d'un général tel que vous, ils seront battus. J'avais bien encore d'autres vers 1751.
à vous montrer. J'avais à vous demander votre protection pour l'édition de ce siècle de *Louis XIV*, que je fais imprimer à Berlin. Mais je voulais encore demander à V. M. une autre grâce. Voici quelle est ma requête, Sire.

Je suis malade, et né malade. Je suis obligé de travailler presqu'autant que V. M. Je passe toute la journée seul. Si vous vouliez permettre que j'habitasse l'appartement voisin du mien, où M. *de Bredow* a couché l'hiver dernier, j'y travaillerais plus commodément. J'y aurais un peu plus de soleil, ce qui est un grand point pour moi. L'appartement est tourné de façon que je pourrais travailler avec mon secrétaire. Les deux appartemens sont d'ailleurs égaux, et si V. M. veut souffrir que je loge dans l'autre, elle me fera le plus grand plaisir du monde. C'est une fantaisie de malade peut-être, mais en ce cas, V. M. en aura pitié. Elle m'a promis de me rendre heureux.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLIV.

SIRE,

Je demande pardon à V. M. de mes importunités. Mais il s'agit d'affaires graves. Il me manque deux vers dans la Henriade, et ces deux vers se trouveront probablement dans l'édition corrigée à la main, qui est chez V. M., ou dans l'édition de Paris. Je vous présente ma très-humble requête, en vous suppliant de m'envoyer pour un moment les deux premiers volumes de ces deux éditions.

Si vous pouviez m'envoyer un peu de votre génie par votre coureur!

Vous avez répandu tant de bien sur ma vie!
Achevez ma félicité;
Eh, de grâce, un peu de génie!
Mais les Dieux donnent tout, hors leur divinité.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLV.

FAIBLE réponse à votre belle ode, en attendant que j'aie l'honneur de la renvoyer avec très-peu d'apostilles.

3 octobre 1751.

La mère de la Mort la Vieillesse pesante, etc. (1).

(1) La suite de ces vers est imprimée dans les Œuvres complettes, volume d'épitres, p. 343. Le manuscrit présente les variantes suivantes : vers 9. *Sans trouble et sans terreur.* — Vers 11. *Nous fait goûter.* — Vers 17. *Philosophe des Rois, que ma carrière.....* — Vers 23. *J'étonnerai les morts.* La leçon des éditions : *Je surprendrai* existait d'abord dans le manuscrit ; mais elle a été effacée. La correction *J'étonnerai* est de la main de M. *de Voltaire.* — Vers 25. *M'en croire.*

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLVI.

SIRE,

EH mon Dieu! comment faites-vous donc? J'ai rapetassé cent cinquante vers depuis huit jours à *Rome Sauvée*, et V. M. en a peut-être fait quatre ou cinq cents. Je n'en peux plus et vous êtes frais; je me démène comme un possédé, et vous êtes tranquille comme un élu; j'appelle le génie, et il vous vient. Vous travaillez comme vous gouvernez, comme on dit que les Dieux font mouvoir le monde, sans effort. J'ai un petit secrétaire gros comme le pouce, qui est malade pour avoir transcrit deux actes de suite. V. M. veut-elle permettre que le diligent, l'infatigable *Vigne* vous transcrive le reste? Je demande en grâce à V. M. de lire ma *Rome*. Votre gloire est intéressée à ne laisser sortir de Potsdam que des ouvrages qui soient dignes du *Mars-Apollon* qui consacre cette retraite à la postérité. Sire, il faut, sauf respect, que vous et moi, pardon du vous et du moi, nous ne fassions que du bon, ou que nous mourions à la peine. Je n'enverrai *Rome* à ma virtuose de nièce, que quand *Mars-Apollon* sera content. Je me mets à ses pieds.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLVII.

A Berlin.

Par ma foi, ces Anglais que j'avais crus si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec *Pope*, avec *Addison*,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à *Caron*.
Le soleil sur leur horison
N'amène plus que des nuages.
Il faut que chaque nation
Tour-à-tour ait ses avantages.
Minerve, *Thémis*, *Apollon*
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de *Georges second*;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher dans ses voyages,
Ce qu'on perdit dans Albion.

Sire, le fait est qu'un Anglais atrabilaire vient d'émouvoir ma bile. Cet homme, dans un écrit pédantesque, reproche à l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* de se contredire, et sa preuve est que l'illustre auteur loue et blâme *les mêmes personnes*, croit que la réforme était *nécessaire dans l'église*, et ensuite avoue *les fautes des réformés*, etc. Si je voulais, moi, louer l'auteur de ces mémoires, je me servirais des mêmes raisons que cet Anglais

Digitized by Google

1752. apporte contre lui. Il faut avoir une tête bien enivrée de l'esprit de parti et de l'esprit de système, pour exiger qu'un historien approuve ou condamne sans restriction. Est-il possible que ce critique n'ait pas senti combien il est digne d'un philosophe et d'un homme qui est à la tête des autres, de peser le bien et le mal, d'estimer dans *Louis XIV* ce qu'il avait de grand, et de montrer ce qu'il avait de faible, d'approuver la réforme, et de faire voir les défauts des réformateurs? Mais un Anglais veut qu'on soit toujours partial, ou tout Whig ou tout Tory, et la raison qui est impartiale ne l'accommode pas. J'ai bien envie de m'escrimer contre cet impertinent, et de me moquer de lui; il le mérite, mais il n'en vaut pas la peine.

V. M. arrange à présent des bataillons en attendant qu'elle arrange des strophes et des épisodes. Ses odes l'attendent à Potsdam, à moins qu'elle ne veuille m'en envoyer quelqu'une de Silésie.

Chaque chose à la fin dans sa place est remise.
Isac (1) après mille détours,
Vient de fixer ses pas, son caprice et ses jours
Auprès de Sans-Souci, dans sa terre promise.

---

(1) Le Marquis d'*Argens*.

Digitized by Google

Moi je vais fixer mon destin
Dans la chambre où *Jordan*, de savante mémoire, 1752.
Commentait à-la-fois *Saint-Paul* et *l'Arétin*,
Sans savoir des deux à qui croire.

Unir les opposés, est un secret bien doux.
Il tient l'âme en haleine, il exerce le sage.
Je connais un héros dont l'âme a tous les goûts,
Tous les talens, tout l'art de les mettre en usage,
Et je ne sais encor s'il est connu de vous.

Je mets aux pieds de V. Majesté.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE XLVIII.

MAIS, Sire, V. M. n'avait donc pas lu la prose et les vers du chevalier *de Quinsonas*; car le tout était cacheté de son cachet. Il y a des vers bien faits; mais il est bien difficile de donner à un ouvrage ce tour piquant qui force les gens à lire malgré eux.

Quel chevalier! il chante l'univers. Son poème peut être en deux ou trois cent mille chants. Il semble qu'il veut être chevalier de la vérité. Vous encouragez de tous côtés la liberté de penser, et vous ferez un siècle de philosophes.

Ce chevalier *de Quinsonas*, est celui qui sondait la nature de Mylady *Wortley Montague*.

Daignez, Sire, recevoir les profonds respects de votre malingre, et les regrets de n'avoir pu approcher hier de celui que *Quinsonas* admire et invoque. J'en fais autant que lui.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE XLIX.

JADIS l'amant de Madelène
Changea l'eau claire en mauvais vin.
Vos eaux par un art plus divin,
Deviennent les eaux d'Hippocrène.

J'en devrais boire un verre ou deux ;
Car certaine humeur scorbutique,
Qui n'est point du tout poétique,
Rend mon esprit très-langoureux.

Roi, philosophe, auteur fameux,
Grand homme, et sur-tout homme aimable,
Buvez, soyez toujours heureux,
Et je serai moins misérable.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE L.

SIRE,

Je rends à S. M. ce premier volume. Ce n'est pas moi qui l'ai couvert d'encre. Un petit mot de réflexion sur la misère de l'esprit humain. J'ai refait aujourd'hui, de cinq manières différentes, un petit passage de la Henriade, sans pouvoir jamais retrouver la manière dont je l'avais tourné, il y a un mois. Qu'est-ce que cela prouve ? Que le génie n'est jamais le même, qu'on n'a jamais précisément la même pensée deux fois en sa vie, qu'il faut attendre continuellement le moment heureux. Quel chien de métier ! mais il a ses charmes, et la solitude occupée est, je crois, la vie la plus heureuse.

Mon pauvre génie tout usé baise très-humblement les pieds et les ailes du votre.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE LI.

SIRE,

Je supplie V. M. de daigner jetter les yeux sur ce petit billet qui finit par un *que*. Il est adressé à votre ministre *d'Ammon*. Je n'ose prier V. M. d'achever ma phrase. *Plut à Dieu que*, etc. M. *d'Ammon* me servirait dans ma détresse, si vous daigniez, Sire, mettre *que, que, que*, vous n'en serez pas fâché! du moins je me flatte que V. M. me permettra de le dire. Il faut s'attendre, dans ce monde, à des tribulations. Mais quand on est auprès du digne auteur de *l'Art de la Guerre*, on est bien consolé! J'attends vos beaux vers avec plus d'impatience que mon *que*. Ils me sont aussi nécessaires que votre protection.

V.

Digitized by Google

1751.

LETTRE LII.

SIRE,

Si vous aimez des critiques libres, si vous souffrez des éloges sincères, si vous voulez perfectionner un ouvrage que vous seul dans l'Europe êtes capable de faire, V. M. n'a qu'à ordonner à un solitaire de monter.

Ce solitaire est aux ordres de V. M. pour toute sa vie.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LIII.

Roi des beaux vers et des guerriers,
N'allez point à bride abattue.
Je crains qu'*Apollon* ne vous tue,
En vous couronnant de lauriers.

Que votre Pégase s'arrête.
Souffrez de moi la vérité.
Votre estomac débilité
N'est pas digne de votre tête.

Les Rois sont hommes comme nous.
L'homme-machine est bien fragile.
Grand Roi, l'estomac est pour vous,
Ce qu'est le talon pour *Achille*.

Hélas! chaque homme a son défaut.
J'en ai beaucoup, et je vous jure
Que je combats comme il le faut,
Pour dompter en moi la nature.

Jusqu'ici j'ai mal profité.
Que le ciel à qui je m'adresse,
Vous rende enfin votre santé,
Et m'accorde votre sagesse!

Digitized by Google

1751.

LETTRE LIV.

SIRE,

JE me suis traîné à votre opéra, espérant d'y voir V. M. J'y ai appris qu'elle était indisposée, et j'ai quitté le palais du Soleil.

Car vous savez que je préfère
Votre cabinet d'*Apollon*,
A ce palais où *Phaëton*
Aborda d'un pied téméraire.
Je voulus porter la lumière
Que vous répandez aujourd'hui.
Vous nous éclairez mieux que lui,
Sans tomber dans votre carrière.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LV.

VAINQUEUR des préjugés, vainqueur dans les combats,
Enfant de *Marc-Aurèle* et rival de *Lucrèce*,
Quel étonnant génie a conduit tous vos pas
Du faîte de la gloire, au sein de la sagesse?

C'est de vous que j'apprends à mépriser le sort.
Par vos grandes leçons ma raison raffermie,
Fait de mes derniers jours les beaux jours de ma vie,
Et brave, ainsi que vous, les horreurs de la mort.

Dieux justes (s'il en est)! quoi, cette âme si belle,
N'est-il (1) qu'un composé de vos quatre élémens?
L'esprit de ce grand homme est-il une étincelle
Qui s'évapore avec les sens?

Rentrez, esprits communs, dans la nuit éternelle.
Périsses tout entiers, soyez anéantis.
Ame de *Frédéric* vous êtes immortelle,
Ainsi que ses vertus, sa gloire et ses écrits.

(1) Cette faute est dans le manuscrit.

Digitized by Google

1751.

LETTRE LVI.

Du bas de votre beau vallon,
Qui devient un bel hôpital,
Je renvoie à *Mars-Apollon*
Ses beaux vers en original.
Vous êtes le Dieu d'Hélicon,
Le Dieu de la société,
Et je vous dis pour oraison :
» Soyez le Dieu de la santé. »

Digitized by Google

1751.

LETTRE LVII.

Ce vendredi, à neuf heures du soir.

SIRE,

LE médecin joyeux (1) a sans doute mandé à V. M., que lorsque nous sommes arrivés, le malade dormait tranquillement, et que *Codenius* (2) nous a assuré, en latin, qu'il n'y avait aucun danger. Je ne sais pas ce qui s'est passé depuis, mais je suis persuadé que V. M. a approuvé mon voyage. Je me flatte que je viendrai bientôt me remettre aux pieds de V. M.

V.

(1) *La Métrie.*
(2) Médecin du Roi de Prusse.

Digitized by Google

1761.

LETTRE LVIII.

A Berlin, 14.

J'ai quitté la rive fleurie
Où j'avais fixé mon séjour,
Pour aller près de *Rothembourg*,
De qui la personne chérie
Chez *Pluton* allait faire un tour,
Pour un peu de glontonnerie.
Lieberkind et sa prud'hommie
L'allaient dépêcher sans retour
Pour en faire une anatomie;
Mais votre lecteur *la Métrie*,
Vient de le rappeler au jour.
La grave charlatanerie
A tout-à-fait l'air d'un *Caton*:
Pour moi j'aime assez la raison
Sous le masque de la folie.

Que la veine hémorroïdale,
De votre personne royale
Cesse de troubler le repos.
Quand pourrai-je d'un style honnête
Dire: « Le cu de mon héros
» Va tout aussi bien que sa tête! »

Abraham Hirschel vient de jouer à Monseigneur le Margrave *Henri* à-peu-près le même tour qu'à moi. Pardonnez, Sire, j'ai toujours cela sur le cœur, et je mourrais de douleur sans vos bontés.

V.

LETTRE

Digitized by Google

1761

LETTRE LIX.

Au *Salomon* du Nord, une foule d'auteurs
Présente à l'envi leurs ouvrages :
Vos écrits sont pour nous les plus rares faveurs :
Les miens ne sont que des hommages.

SIRE,

En arrivant et en croyant V. M. à peine arrivée, ainsi en me trompant d'un jour (1)

(1) Cette lettre n'est point achevée.

Digitized by Google

1751

LETTRE LX.

Affublé d'un bonnet qui couvre de ses bords
Le peu que les destins m'ont donné de visage,
Sur un grabat étroit, où gît mon maigre corps,
Oublié des plaisirs, et mis au rang des morts;
Que fais-je à votre avis? J'enrage.

Il est vrai, *Salomon*, que dans un bel ouvrage
Vous m'avez enseigné qu'il faut savoir vieillir,
Souffrir, mourir, s'anéantir.
Faute de mieux, grand Roi, c'est un parti fort sage.
Je fais assez gaiement ce triste apprentissage.
Du mal qui me poursuit, je brave en paix les coups.
Je me sens assez de courage
Pour affronter la nuit du ténébreux rivage,
Mais non pas pour vivre sans vous.

V.

10 décembre 1751.

Digitized by Google

1751.

LETTRE LXI.

SIRE,

COMME vos ouvrages sont plus tentans que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à V. M. ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait chez *Henning*, les feuilles du *Siècle de Louis XIV*, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non-seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre *Francheville* perd tout le prix de six mois de peines, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'année ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

V. M. peut d'un mot, non-seulement faire arrêter le libraire à Francfort, faire saisir son édition, et savoir d'où vient le vol, mais donner ordre qu'on examine sur le chemin de Leipzig les voitures de Francfort qui contiendront des livres, et qu'on saisisse celui qui portera le titre de *Siècle de Louis XIV*. Car le libraire de Francfort-sur-l'Oder, envoie sans doute son vol à Leipzig.

V. M. sait mieux que moi ce qu'elle doit faire,

Digitized by Google

—— mais j'attends tout de sa justice et de ses bontés.
1751. Je me jette à ses pieds, et entre les bras de sa philosophie. Mais je compte bien plus sur votre protection.

Souffrez, Sire, que je renouvelle à V. M. à la fin de cette année, les sentimens du profond respect et de la tendresse qui m'attachent à elle.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXII.

Ce mercredi matin.

AH mon Dieu! Sire, que vous je demande pardon! J'avais écrit à V. M. cette nuit sur une affaire particulière qui n'en vaut pas la peine, et je ne savais pas que pendant ce tems-là vous perdiez M. *de Rothembourg*. Quel songe que la vie! et quel songe funeste! V. M. perd un homme dont elle était véritablement aimée. J'ose dire que je perds auprès de V. M. le seul homme qui connût mon cœur et mes sentimens pour vous. Dieu veuille que vous retrouviez des gens aussi sincèrement attachés.

Je ne sais pas ce que deviendra ma malheureuse vie, mais elle sera toujours à vous, et vous serez convaincu que je n'étais pas indigne de vos bontés.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXIII.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ peut savoir que de tous les Français qui sont à votre cour, j'étais le plus tendrement attaché à M. de *Rothembourg*. Il m'avait promis en dernier lieu qu'il me ferait l'honneur d'être mon exécuteur testamentaire, et je ne m'attendais pas qu'il dût périr avant moi. Je vous fis demander il y a quelques jours, de me mettre à vos pieds, et de mêler un moment ma douleur à la vôtre, et je sortis de mon lit où je suis presque toujours retenu pour venir m'informer dans votre anti-chambre de l'état de votre santé, craignant que votre sensibilité ne vous rendît malade.

Au reste, je demande pardon à V. M. de lui avoir écrit sur une autre affaire dans le tems où j'ignorais la mort de M. *de Rothembourg*. Je suis bien éloigné de m'être occupé de cette bagatelle. Je ne le suis que de la perte que vous avez faite; et je peux encore ajoûter que V. M. doit s'apercevoir par mon genre de vie, et qu'elle sera toujours convaincue par toutes mes démar-

Digitized by Google

thes, que je ne suis ici uniquement que pour elle. 1751.

Il n'y a assurément que l'excès de ses bontés qui puisse me faire supporter de si longues maladies, privé de toute consolation.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXIV.

30 janvier.

SIRE,

QUANT à *Pascal*, je vous supplie de lire la page 274 du second tome que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. et vous jugerez si sa cause est bonne.

Quand à madame *de Bentink*, elle n'a point de cuisine, et j'en ai une ici, et une à Paris.

Quant aux procès et aux tracasseries, je n'en ai qu'avec la maladie cruelle qui me mène au tombeau.

Je vis dans la plus grande solitude et dans les plus grandes souffrances, et je conjure V. M. de ne pas briser le roseau fêlé que vous avez fait venir de si loin.

M. *de Bielefeld* a fait restituer, il y a long-tems, les exemplaires que votre imprimeur avait donnés à un professeur de Francfort-sur-l'Oder. J'étais affligé avec raison qu'un autre en eût avant V. M. Voilà tout le procès et toute la tracasserie.

Digitized by Google

Est-il possible que la calomnie ait pu aller jusqu'à m'accuser d'un mauvais procédé dans cette affaire ? C'est ce que je ne puis comprendre : l'ouvrage est à moi, comme l'histoire de Brandebourg est à V. M. ; permettez-moi l'insolence de la comparaison. Quel démêlé, quelle discussion puis-je avoir pour une chose qui m'appartient, et qui est entre mes mains ? Que deviendrai-je, Sire, si une calomnie si peu vraisemblable est écoutée ? La franchise qui est le caractère de la capitale de France, et le mien, mérite que vous daigniez m'instruire de ma faute, si j'en ai fait une ; et si je n'en ai pas commise, je demande justice à votre cœur. 1752.

Vous savez qu'un mot de votre bouche est un coup mortel. Tout le monde dit, chez la Reine-Mère, que je suis dans votre disgrâce. Un tel état décourage et flétrit l'âme ; et la crainte de déplaire ôte tous les moyens de plaire. Daignez me rassurer contre la défiance de moi-même, et ayez du moins pitié d'un homme que vous avez promis de rendre heureux.

Vous avez dans le cœur les sentimens d'humanité que vous mettez dans vos beaux ouvrages. Je réclame cette bonté, afin que je puisse paraître devant V. M. avec confiance, dès que mes maux le permettront. Soyez sûr que soit que je

Digitized by Google

meure ou que je vive, vous serez convaincu que
1752. je n'étais pas indigne de vous, et qu'en me donnant à V. M. je n'avais cherché que votre personne.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXV.

SIRE,

JE mets aux pieds de V. M. un ouvrage que j'ai composé en partie dans votre maison, et je lui en présente les prémices long-tems avant qu'il soit publié. V. M. est bien persuadée que dès-que ma malheureuse santé me le permettra, je viendrai à Potsdam sous son bon plaisir.

Je suis bien loin d'être dans le cas d'un de vos bons mots, *qu'on vous demande la permission d'être malade.* J'aspire à la seule permission de vous voir et de vous entendre. Vous savez que c'est ma seule consolation, et le seul motif qui m'a fait renoncer à ma patrie, à mon Roi, à mes charges, à ma famille, à des amis de quarante années; je ne me suis laissé de ressource que dans vos promesses sacrées qui me soutiennent contre la crainte de vous déplaire.

Comme on a mandé à Paris que j'étais dans votre disgrâce, j'ose vous supplier très-instamment de daigner me dire si je vous ai déplu en quelque chose. Je peux faire des fautes, ou par ignorance, ou par trop d'empressement; mais mon cœur n'en fera jamais. Je vis dans la plus pro-

Digitized by Google

1752. fonde retraite, donnant à l'étude le tems que des maladies cruelles peuvent me laisser. Je n'écris qu'à ma nièce. Ma famille et mes amis ne se rassurent contre les prédictions qu'ils m'ont faites, que par les assurances respectables que vous leur avez données (1). Je ne lui parle que de vos bontés, de mon admiration pour votre génie, du bonheur de vivre auprès de vous. Si je lui envoie quelques vers où mes sentimens pour vous sont exprimés, je lui recommande même de n'en jamais tirer de copie, et elle est d'une fidélité exacte.

Il est bien cruel que tout ce qu'on a mandé à Paris la détourne de venir s'établir ici avec moi, et d'y recueillir mes derniers soupirs. Encore une fois, Sire, daignez m'avertir s'il y a quelque chose à reprendre dans ma conduite. Je mettrai cette bonté au rang de vos plus grandes faveurs. Je la mérite, m'étant donné à vous sans réserve. Le bonheur de me sentir moins indigne de vous me fera soutenir patiemment les maux dont je suis accablé.

V.

(1) Voyez le Commentaire historique, p. 74, t. 63. *Œuvr. compl.*

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXVI.

Dimanche 20.

SIRE,

J'ESPÉRAIS venir mettre hier à vos pieds ce petit tribut, heureux s'il pouvait être dans la bibliothèque de V. M., au-dessous de l'histoire de Brandebourg, comme le serviteur au-dessous du maître. Mon triste état ne m'a pas permis de remplir mes désirs. Je me flatte encore que mercredi ou jeudi, je pourrai jouir de ce bonheur, et reprendre un reste de vie par vos bontés. Celui qui a dit si heureusement et d'une manière si touchante, *qu'il était Roi sévère et Citoyen humain* (1), celui qui a daigné rassurer ma famille contre ses craintes, se souviendra que depuis seize ans je lui suis attaché. Comment, Sire, après ce tems ne me serais-je pas donné entièrement à vous, quand je joins à l'étonnement où vos talens me jettent, le bonheur de trouver mes sentimens, mes goûts justifiés par les vôtres, la même horreur des préjugés, la même ardeur pour l'étude, la même impatience

(1) Voyez plus haut, lettre 24.

Digitized by Google

1752. de finir ce qui est commencé, avec la patience de le polir et de le retoucher. Vous m'encouragez au bout de ma carrière, et à présent que vous êtes perfectionné dans la connaissance et dans l'usage de toutes les finesses de notre langue en vers et en prose, à présent que je ne vous suis plus d'aucun secours pour les bagatelles grammaticales, vous me souffrirez par bonté, par générosité, par cette constance attachée à vos vertus. Vous n'ignorez pas que mon cœur est fait pour être sensible avec persévérance, que j'ai vécu vingt ans avec la même personne, que mes amis sont des amis de plus de quarante années, que je n'en ai perdu que par la mort, et que ma passion pour vous, vous a fait le maître de ma destinée.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXVII.

SIRE,

J'AI lu la nuit et ce matin depuis le Grand Electeur jusqu'à la fin, parce qu'on ne peut pas lire deux moitiés à-la-fois. Quand vous n'auriez fait que cela dans votre vie, vous auriez une très-grande réputation. Mais cet ouvrage unique en son genre, joint aux autres, et par parenthèse, à cinq victoires et tout ce qui s'en suit, fait de vous l'homme le plus rare qui ait jamais existé. Je remercie mille fois V. M. du beau présent qu'elle a daigné me faire. Mon Dieu, que tout cela est net, élégant, précis, et sur-tout philosophique! On voit un génie qui est toujours au-dessus de son sujet. L'histoire des mœurs, du gouvernement et de la religion est un chef-d'œuvre. Si j'avais une chose à souhaiter, et une grâce à vous demander, ce serait que le Roi de France lût sur-tout attentivement l'article de la religion, et qu'il envoyât ici l'ancien évêque de Mirepoix.

Sire, vous êtes adorable. Je passerai mes jours à vos pieds. Ne me faites jamais de niches. Si des Rois de Danemarck, de Portugal, d'Espagne, ect.

Digitized by Google

1752. m'en fesaient, je ne m'en soucierais guères ; ce ne sont que des Rois. Mais vous êtes le plus grand homme qui peut-être ait jamais régné.

V.

Et notre sixième chant, Sire ! l'aurons-nous ?

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXVIII.

SIRE,

Vous avez perdu plus que vous ne pensez ; mais V. M. ne pouvait deviner que dans un gros livre plein d'un fatras théologique, et où l'abbé *de Prades* est toujours misérablement obligé de soutenir ce qu'il ne croit pas, il se trouvât un morceau d'éloquence digne de *Pascal*, de *Cicéron* et de vous (1).

Lisez, je vous en supplie, Sire, seulement depuis 103 jusqu'à 105, à l'endroit marqué, et jugez si on a dit jamais rien de plus fort, et si le tems n'est pas venu de porter les derniers coups à la superstition. Ce morceau m'a paru d'abord être de *Dalembert* ou de *Diderot* ; mais il est de l'abbé *Yvon*. Jugez si j'avais tort de vouloir travailler avec lui à l'encyclopédie de la raison.

Comparez ces deux pages avec la misérable phrase d'écolier de rhétorique, par où commence

(1) Il est question de l'*Apologie de l'abbé de Prades* ; p. 103. 2e. partie. Amsterd. 1752.

Digitized by Google

1752. *le Tombeau de la Sorbonne* (2). *Un vaisseau de la Sorbonne, sans voiles et sans timon, donnant contre des écueils, et fracassé sans ressource.* Cela ressemble au fameux plaidoyer fait contre les p..... de Paris. *Elles allèrent dans la rue Brise-Miche, chercher un abri contre les tempêtes élevées sur leurs têtes, dans la rue Chapon.* Vous sentez combien il est ridicule d'appliquer à la Sorbonne ce que *Cicéron* disait des secousses de la République Romaine.

Il y a des choses que je fais, il y a des choses sur lesquelles je donne conseil, d'autres où j'insère quelques pages, d'autres que je ne fais point. Mais ce qui m'appartient uniquement, c'est mon érysipèle, mon amour pour la vérité, mon admiration pour votre génie, et mon attachement à la personne de V. M.

V.

(2) Cette phrase prouve que M. *de Voltaire* n'est point l'auteur du *Tombeau de la Sorbonne*, inséré dans ses *Œuvres complettes*, t. 64. *Mélanges littér.* t. 4.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXIX.

A votre table divine
En vain je suis appelé,
Quand chez moi l'*homme-machine*
De tourmens est accablé.

Que votre philosophie,
Que votre esprit courageux
M'inspire et me fortifie,
Dans ces combats douloureux.

Que vos lumières brillantes
M'éclairent malgré mes maux;
Comme ces lampes ardentes
Qui brûlaient dans les tombeaux.

Ici, sous les yeux d'un sage,
Que je vive sagement!
Que je souffre avec courage!
Que je meure en vous nommant!

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXX.

SIRE,

Je mets à vos pieds *Abraham* et un catalogue. Le père des croyans n'est qu'ébauché, parce que je suis sans livres. Mais si V. M. jette les yeux sur cet article dans *Bayle*, elle verra que cette ébauche est plus pleine, plus curieuse et plus courte. Ce livre, honoré de quelques articles de votre main, ferait du bien au monde. *Chérisac* coulerait à fond les Saints-Pères.

Il y a une grande apparence que j'ai fait une grosse sottise en envoyant à V. M. un mémoire détaillé. Mais, Sire, j'ai parlé en philosophe qui ne craint point de faire des fautes devant un Roi philosophe, auquel il est assurément attaché avec tendresse. Je peux très-bien me corriger de mes sottises, mais non en rougir.

J'aurai encore la hardiesse de dire que je ne conçois pas comment on peut habiller, tous les ans, 150,000 hommes, nourrir tous les officiers de ses gardes, bâtir des forteresses, des villes, des villages, établir des manufactures, avoir trois spectacles, donner tant de pensions, etc., etc.

Digitized by Google

Il m'a paru qu'il y aurait une prodigieuse indiscrétion à moi, de proposer de nouvelles dépenses à V. M. pour mes fantaisies, quand elle me donne 5,000 écus par an pour ne rien faire. 1752.

De plus, je ne connais que le style des personnes que j'ai voulu attirer ici pour travailler, et point leur caractère. Il se pourrait qu'étant employées par V. M. pour un ouvrage qui ne laisse pas d'être délicat, et qui demande le secret, elles fissent les difficiles, s'en allassent, et vous compromissent. En me chargeant de tout, sous vos ordres, V. M. n'était compromise en rien.

Voilà mes raisons; si elles ne vous plaisent pas, si V. M. ne se soucie pas de l'ouvrage proposé, me voilà résigné avec la même soumission que je travaillais avec ardeur.

Si V. M. a des ordres à donner, ils seront exécutés.

Pourvu que je me console de mes maux par l'étude et par vos bontés, je vivrai et mourrai content.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXXI.

A Potsdam, 5 septembre.

SIRE,

VOTRE pédant en points et en virgules, et votre disciple en philosophie et en morale a profité de vos leçons, et met à vos pieds *la Religion naturelle*, la seule digne d'un être pensant. Vous trouverez l'ouvrage plus fort et plus selon vos vues. J'ai suivi vos conseils : il en faut à quiconque écrit. Heureux qui peut en avoir de tels que les vôtres ! Si vos bataillons et vos escadrons vous laissent quelque loisir, je supplie V. M. de daigner lire avec attention cet ouvrage qui est en partie l'exposition de vos idées, et en partie celle des exemples que vous donnez au monde. Il serait à souhaiter que ces opinions se répandissent de plus en plus sur la terre. Mais combien d'hommes ne méritent pas d'être éclairés !

Je joins à ce paquet ce qu'on vient d'imprimer en Hollande. V. M. sera peut-être bien aise de relire l'éloge de *la Métrie*. Cet éloge est plus philosophique que tout ce que ce fou de philosophe avait jamais écrit. Les grâces et la légèreté du

Digitized by Google

style de cet éloge y parent continuellement la raison. Il n'en est pas de même de la pesante lettre de *Haller*, qui a la sottise de prendre sérieusement une plaisanterie. La réponse grave de *Maupertuis* n'était pas ce qu'il fallait. C'était bien le cas d'imiter *Swift*, qui persuadait à l'astrologue *Partridge* qu'il était mort. Persuader un vieux médecin qu'il avait fait des leçons au b .... eût été une plaisanterie à faire mourir de rire. 1752.

Nous attendrons tranquillement V. M. à Potsdam. Qu'irais-je faire à Berlin? Ce n'est pas pour Berlin que je suis venu, quoique ce soit une fort belle ville, c'est uniquement pour vous. Je souffre mes maux aussi gaiement que je peux. *D'Argens* s'amuse et engraisse. *Arius de Prades* est un très-aimable hérésiasque. Nous vivons ensemble en louant Dieu et V. M., et en sifflant la Sorbonne. Nous avons de beaux projets pour l'avancement de la raison humaine. Mais un plus beau projet, c'est *Gustave Vaza*. Il n'y a pas moyen d'y penser en Silésie, mais je me flatte qu'à Potsdam vous ne résisterez pas à la grâce efficace qui vous a inspiré ce bon mouvement. Ce sujet est admirable et digne de votre génie unique et universel.

Je me mets à vos pieds.

V.

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXXII.

SIRE,

J'AVAIS écrit ce matin une lettre à l'abbé *de Prades*, pour être montrée à V. M.; depuis ce tems il a eu un exemplaire de l'édition de *la Beaumelle*, dont vous l'aviez chargé de vous rendre compte. Je lui ai redemandé aussitôt ma lettre, comptant alors prendre la liberté d'écrire moi-même à V. M. Mais me trouvant très-mal, et ne pouvant écrire une lettre de détail dans ce moment, je supplie V. M. de permettre que je lui envoye la lettre ou plutôt le mémoire de ce matin. Je la conjure de laisser périr un mauvais ouvrage qui tombera de lui-même, et d'avoir pitié de l'état affreux où elle m'a réduit.

V.

LETTRE

Digitized by Google

1752.

LETTRE LXXIII.

Je n'ai point cultivé votre terre fertile,
J'en ai vu les progrès, et j'en goûte les fruits.
O séjour des neuf sœurs, où Mars même est tranquille,
Paré des dons divers qu'à mes yeux tu produis,
Tu seras mon dernier asile !

Je renvoie au héros dont je suis enchanté,
Cet empoulé fatras d'un ministre entêté
Triomphe du faux goût plus que *de l'innocence* ;
Et je garde la vérité,
Que vous daignez m'offrir des mains de l'éloquence.

V.

1753.

LETTRE LXXIV.

SIRE,

CE n'est sans doute que dans la crainte de ne pouvoir plus me montrer devant V. M. que j'ai remis à vos pieds des bienfaits qui n'étaient pas les liens dont j'étais attaché à votre personne. Vous devez juger de ma situation affreuse, de celle de toute ma famille. Il ne me reste qu'à m'aller cacher pour jamais, et déplorer mon malheur en silence. Monsieur *Fédersdoff* (1) qui vient me consoler dans ma disgrâce, me fait espérer que V. M. daignerait écouter envers moi la bonté de son caractère, et qu'elle pourrait réparer par sa bienveillance, s'il est possible, l'opprobre dont elle m'a comblé. Il est bien sûr que le malheur de vous avoir déplu, n'est pas le moindre que j'éprouve. Mais comment paraître? Comment vivre? Je n'en sais rien. Je devrais être mort de douleur. Dans cet état horrible, c'est à votre humanité à avoir pitié de moi. Que voulez-vous

(1) Voyez sur *Fédersdoff*, les Mémoires *de Voltaire*, tom. 92 de la *Collection de ses Œuvres*, pag. 243 271, 275.

Digitized by Google

que je devienne et que je fasse? Je n'en sais rien. Je sais seulement que vous m'avez attaché à vous depuis seize années. Ordonnez d'une vie que je vous ai consacrée, et dont vous avez rendu la fin si amère. Vous êtes bon, vous êtes indulgent, je suis le plus malheureux homme qui soit dans vos états; ordonnez de mon sort. 1753.

V.

Digitized by Google

1753.

LETTRE LXXV.

A Berlin, au Belvédère, 12 mars 1753.

SIRE,

J'AI reçu une lettre de *Kœnig*, toute ouverte; mon cœur ne l'est pas moins. Je crois de mon devoir d'envoyer à V. M. le duplicata de ma réponse (1). J'ai tant de confiance en ses bontés et en sa justice que je ne lui cache aucune de mes démarches. Je vous soumettrai ma conduite, toute ma vie, en quelque lieu que je l'achève. Je suis ami de *Kœnig*, il est vrai; mais assurément je suis plus attaché à V. M. qu'à lui, et s'il était capable de manquer le moins du monde à ce qu'il vous doit, je romprais pour jamais avec lui.

Soyez convaincu, Sire, que je mets mon devoir et ma gloire à vous être attaché jusqu'au dernier moment. Ces sentimens sont aussi ineffaçables que mon affliction que chaque jour augmente.

Je me jette à vos pieds et j'attends les ordres de Votre Majesté.

V.

(1) voyez plus bas : Appendice, lettre 5.

Digitized by Google

1753.

LETTRE LXXVI.

Billet de congé de Voltaire (1).

NON, malgré vos vertus; non, malgré vos appas,
Mon âme n'est point satisfaite;
Non, vous n'êtes qu'une coquette,
Qui subjuguez les cœurs et ne vous donnez pas.

Réponse (2).

MON âme sent le prix de vos divins appas,
Mais ne présumez point qu'elle soit satisfaite.
Traître, vous me quittez pour suivre une coquette;
Moi, je ne vous quitterais pas.

(1) Ce titre paraît être écrit de la main du Roi.

(2) Cette réponse du Roi est écrite de sa main, au bas du billet de M. *de Voltaire*.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE.

LETTRES INÉDITES

DE VOLTAIRE.

1751.

LETTRE PREMIÈRE.

A Monsieur *** (1).

Mon cher ami, quand je vous écris, c'est pour vous seul, c'est à vous seul que j'ouvre mon cœur. Je suis si malade que je ne sens plus mes afflictions. Mon âme est morte et mon corps se meurt. Je vous conjure de vous jeter, s'il le faut, aux pieds du Roi, et d'obtenir de lui que je me retire au Marquisat à la fin de ce mois, et que j'y

(1) Cette lettre est sans adresse dans l'original. Mais il paraît par la lettre 29, au Roi de Prusse, qu'elle fut écrite à M. *Darget*. Voyez plus haut, p. 101.

Digitized by Google

1751. reste jusqu'au mois de mai. Il est vrai que je ne pourrais guères m'y passer des mêmes bontés et des mêmes générosités dont il daigne m'honorer à Berlin, et qu'il est impertinent à moi d'en abuser à ce point. Mais, mon cher ami, tâchez d'obtenir bien respectueusement, bien tendrement que ma pension soit retranchée à compter depuis février jusqu'au tems de mon retour. J'aime infiniment mieux raccommoder ma santé au Marquisat, que de toucher de l'argent. Ce que le Roi daigne faire pour moi coûte autant qu'une forte pension. Ce double emploi n'est pas juste. Je n'ai que faire d'argent, mon cher ami; je veux la campagne, du petit lait, de bon potage, des livres, votre société et les nouveaux ouvrages d'un grand homme qui m'a juré de ne me pas rendre malheureux. Ce que je lui demande adoucira tous mes maux. Qu'il dise seulement à M. *Fédersdoff* qu'on ait soin de moi au Marquisat. J'ai des meubles que j'y ferai porter. J'ai presque tout ce qu'il me faut hors un cuisinier et des carrosses. Je n'aurai cela que quand je reviendrai avec ma nièce qui prend enfin pitié de mon état, et qui consent de se retirer avec moi à la campagne pour me consoler. En un mot il dépend du Roi de me rendre la vie. J'ai tout quitté pour lui; il ne peut me refuser ce que je lui demande. Il s'agit de rétablir ma santé pendant deux mois et demi au Marquisat, et d'y vivre

Digitized by Google

à ma fantaisie. Mais je veux absolument que la pension me soit retranchée pendant tout ce tems-là, et pendant celui de mon absence, jusqu'à mon retour avec ma nièce. Elle fera partir tous mes meubles de Paris le premier juin, et je vous réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribueront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous : elle vous aime déjà de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante, et que personne n'a plus de goût, plus de raison et plus de douceur. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du *Salomon* du Nord, que tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement ; réussissez dans votre négociation : il le faut absolument. 1751.

V.

La vraie amitié réussit toujours.

Digitized by Google

1751.

LETTRE II.

A Monsieur *** (1).

Ce dimanche.

MON cher ami, voici une lettre pour le Roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable, et le Roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7. Car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eue la saignée de M. *de Rothembourg*, j'ai très-grande foi à *la Métrie*. Qu'on me montre un élève de *Boerhaave* qui ait plus d'esprit, et qui ait mieux écrit sur son métier ?

(1) Cette lettre est vraisemblablement adressée, comme la précédente, à M. *Darget*.

Digitized by Google

Mais qu'il guérisse vos yeux : voilà d'abord ce que je lui demande. 1751.

J'étais fort en peine de M. *d'Ammon* (1) et d'un gros paquet pour l'édition, qu'on fait à Paris, de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter et pendant mon absence.

Ce *d'Ammon*, en arrivant chez moi, a trouvé des *Damis*, des *Érastes* et des *Angéliques* et des *Clarisses* qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de *Fédéric-le-Grand*. Un certain marquis, un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. *de Thibouville* qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de *d'Ammon*, et lui dit : « Monsieur, je prends acte que tous » les Français ne sont pas si pressans ». Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté, et le Roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. *de Boufflers*, colonel des gardes du Roi *Stanislas*, a été tué sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanités des vanités. Adieu.

---

(1) M. *d'Ammon* était chambellan du Roi de Prusse. Voyez sur son voyage à Paris, la lettre du 8 décembre 1750. *Corresp. générale*, t. 4, p. 145.

Digitized by Google

1751.

LETTRE III.

A Monsieur *** (1).

Ecco, mio antico amico, un italiano di garbo a cui io vorrei procurare alcuni scolari. Vi priego istantamente di fare tutto che potrete per aiutarlo. Si chiama *Fortunati*, e compirà la significazione del suo nome, se lo favorite. Ve ne sarò io altre tanto obligato quanto egli sarà, di tutte le grazie e le intrate per le quali vi sarà indebito.

Farewell, I hope you are better than your unhealthy friend.

V.

Sta di casa appresso dell'ambasciadore Veneziano, o nella strada di Bourbone.

(1) Cette lettre était vraisemblablement adressée au comte *Algarotti*, auquel M. *de Voltaire* avait l'habitude d'écrire en italien et en anglais. — Voyez la Correspondance générale.

Digitized by Google

1752.

LETTRE IV.

A Monsieur, Monsieur le joyeux de la Métrie, *fléau des médecins et de la mélancolie.*

Allez, courez, joyeux lecteur (1),
Et le verre à la main, coëffé d'une serviette,
De vos désirs brûlans communiquez l'ardeur
Au sein de *Phyllis* et d'*Annette*.
Chaque âge a ses plaisirs : je suis sur mon déclin,
Il me faut de la solitude,
A vous des amours et du vin.
De mes jours trop usés j'attends ici la fin,
Entre *Fédéric* et l'étude,
Jouissant du présent, exempt d'inquiétude,
Sans compter sur le lendemain.

V.

Mes complimens à la cousine.

Partez donc avec le gai-mélancolique *Darget*, et aimez moi en chemin.

(1) Il était lecteur du Roi de Prusse.

Digitized by Google

1753.

LETTRE V.

A M. Kœnig (1).

Vous avez donc reçu, Monsieur, mon paquet du mois de janvier, le 2 mars, et moi j'ai reçu, le 11 mars, votre lettre du 2.

Je vous écris naturellement par la poste, n'écrivant rien que je ne pense, et ne pensant rien que je n'avoue à la face du public.

On se presse trop en Allemagne et en Angleterre de donner des recueils de vos campagnes contre *M.*..... (2). Votre victoire n'a pas besoin de tant de *Te Deum*; et puisque vous voulez bien que je vous dise mon avis, je trouve fort mauvais que les goujats de votre armée s'avisent de joindre aux pièces du procès, dans le recueil de Londres, les éloges de *la Métrie* et de *Jordan*. Les Anglais se soucièrent fort peu de ces deux hommes, qui n'ont rien de commun avec votre

(1) Voyez plus haut, la lettre 75, au Roi de Prusse.

(2) *Maupertuis*.

Digitized by Google

affaire. De plus pourquoi se plaindre qu'on ait suivi, en faveur de ces académiciens, la coutume de faire une petite oraison funèbre? Quel mal y a-t-il à cela? J'avoue que *la Métrie* avait fait des imprudences et de méchans livres; mais dans ses fumées, il y avait des traits de flamme. D'ailleurs c'était un très-bon médecin, en dépit de son imagination, et un très-bon diable, en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son éloge. On a justifié sa liberté de penser, et en cela même on a rendu service à la philosophie; mais encore une fois tout cela est étranger à la querelle présente, et la matière n'est point une pièce du procès. Je vous conjure de vous tenir dans les bornes de vos états où vous serez toujours victorieux. Toute l'Europe littéraire, qui s'est déclarée pour vous, approuve que vous donniez une histoire de l'injustice qu'on vous a faite, que vous rapportiez tous les témoignages des académies et des universités en votre faveur. Vos propres raisons ne sont pas les témoignages les moins convainquans. Vous sentez que cette histoire, qui doit passer à la postérité et servir d'époque et de leçon à tous les gens de lettres, doit être écrite très-sérieusement, et avec autant de circonspection que de force. Il ne s'agit pas ici de plaisanterie; il s'agit d'instruire; il s'agit de confondre par la raison l'erreur et la violence. Il me semble que chaque genre doit

1753.

Digitized by Google

——être traité dans le goût qui lui est propre. Les
1753. plaisanteries conviennent quand on répond à un ouvrage ridicule qui ne mérite pas d'être sérieusement réfuté.

Enfin, Monsieur, voici mon avis que je soumets à vos lumières. Premièrement, la partie historique traitée avec sagesse et avec une éloquence touchante, sans compromettre personne et sans rien mêler d'étranger à l'affaire. Secondement, vos démonstrations mathématiques et les témoignages des académies, et enfin puisqu'on ne peut s'en empêcher, les pièces agréables et réjouissantes qui ont paru à cette occasion.

Sur-tout, Monsieur, comme ce recueil subsistera tant qu'il y aura au monde des académies, je vous demande en grâce qu'il n'y ait rien de personnel dans les plaisanteries. Le libraire *Luzac* avait promis plusieurs fois de retrancher de la diatribe (1) une raillerie concernant une maladie qu'on a eue à Montpellier. Il faut absolument qu'il tienne sa parole dans l'édition du recueil. Un impertinent ouvrage est livré au ridicule; mais les personnes doivent être ménagées.

Avec ces précautions, vous aurez pour vous les contemporains et la postérité. Personne n'aura

---

(1) Voyez *Diatribe du docteur Akakia*, p. 25, t. 59. *Œuvr. compl.*

Digitized by Google

droit de se plaindre. C'est ce que je peux vous prédire sans exalter mon âme (1) qui est toute à vous. A l'égard de mon corps, il est moribond, et je vais chercher à Plombières la fin de mes maux, d'une manière ou d'une autre. 1753.

Je viens de lire le dernier mémoire d'*Euler*. Il me paraît confus et absolument destitué de méthode. Je demeure jusqu'à présent dans l'idée que je vous ai exposée dans ma lettre du 17 novembre dernier (2), que lorsque la métaphysique entre dans la géométrie, c'est *Arimane* qui entre dans le royaume d'*Oromade*, et qui y apporte les ténèbres. On a trouvé le secret, depuis 20 ans, de rendre les mathématiques incertaines. Rien n'annonce plus la décadence de ce siècle, où tout s'est affaibli, parce qu'on a voulu tout outrer.

V.

(1) Voyez *Diatribe du docteur Akakia*, p. 34, § 8; et lettre à M. Kœnig. *Œuvr. compl.* Mélanges littér., t. 4, p. 123.

(2) Cette lettre est imprimée dans les *Œuvres complettes*, t. 64. Mél. littér. t. 4, p. 115.

Digitized by Google

1753.

LETTRE VI.

Copie d'une lettre à Madame la Duchesse de Gotha.

Vos bontés font dans mon cœur un étrange contraste avec les maladies qui m'accablent. Je viendrais sur-le-champ me mettre aux pieds de V. A. S. soit à Gotha, soit à Altembourg, si j'en avais la force, mais je n'ai pas encore eu celle de me faire transporter aux eaux de Plombières. Dieu préserve la grande maîtresse des cœurs d'être dans l'état où je suis, et conserve à V. A. S. cette santé, le plus grand des biens, sans lequel l'Electorat de Saxe, qui devrait vous appartenir, serait si peu de chose, sans lequel l'Empire de la terre ne serait qu'un nom stérile et triste ! Si je peux, Madame, acquérir une santé tolérable, si je me trouve dans un état où je puisse me montrer, si je ne suis pas condamné par la nature à attendre la mort dans la solitude, il est bien certain que mon cœur me menera dans votre cour. Quand j'ai dit que je demanderais permission à la nature et à la destinée, je n'ai dit que ce qui est trop vrai. Pauvres automates que nous sommes,

Digitized by Google

nous ne dépendons pas de nous-mêmes. Le moindre obstacle arrête nos désirs, et la moindre goutte de sang dérangée nous tue, ou nous fait languir dans un état pire que la mort même. Ce que V. A. S. me mande de la santé de Madame *de Buchwald* redouble mon attendrissement et mes alarmes. Elle m'a inspiré l'intérêt le plus vif. Il y a certainement bien peu de femmes comme elle. Où pourriez-vous trouver de quoi réparer sa perte? *La vie n'est agréable qu'avec quelqu'un à qui on puisse ouvrir son cœur, et dont l'attachement vrai s'exprime toujours avec esprit, sans avoir envie d'en montrer.* Elle est faite pour vous, Madame. J'ose vous protester que je vous suis attaché comme à elle, et que mon cœur a toujours été à Gotha depuis que V. A. S. a daigné m'y recevoir avec tant de bonté. Je voudrais l'amuser par quelques nouvelles, mais heureusement la tranquillité de l'Europe n'en fournit point de grandes. Les grandes nouvelles sont presque toujours des malheurs. Je ne sais rien des petites, sinon qu'un chimiste du Duc de Deux-Ponts, nommé *Bull* ou *Pull* parent, je crois, d'un de vos ministres, a tenté en vain de créer le salpêtre à Colmar. Il a travaillé à Colmar pendant trois mois, avec un Saxon, nommé le baron *de Planitz*, et ni l'un ni l'autre n'ont encore réussi dans le secret de perfectionner la manière de tuer les hommes. On croit avoir découvert à Londres, et à Paris l'art de rendre

1753.

Digitized by Google

1755. l'eau de la mer potable, et on pourrait bien n'y pas réussir davantage. De bons livres nouveaux, il n'y en a point. Il en paraît quelques-uns sur le commerce. On les dit de quelque utilité; mais il ne se fait plus de livres agréables.

Digitized by Google

1753.

LETTRE VII.

A Monsieur * * *.

A Colmar, 21 décembre.

MONSIEUR,

MADAME la Duchesse de Gotha a eu la bonté de m'envoyer le petit mot que vous m'adressez. Un mot suffit pour ranimer les passions. S. A. S. avait bien vu quelle était la mienne pour la personne respectable dont vous parlez. L'intérêt que vous voulez bien prendre à ma situation me fait un devoir de vous ouvrir mon cœur. Il est sensiblement pénétré, et il doit l'être. Ma seule consolation est que le souverain qui remplit la fin de ma vie d'amertume, ne peut pas oublier entièrement des bontés si anciennes et si constantes. Il est impossible que son humanité et sa philosophie ne parlent tôt ou tard à son cœur, quand il se représentera qu'il m'a daigné appeler son ami pendant seize années, et qu'il m'avait enfin fait tout quitter pour venir auprès de lui. Il ne peut ignorer avec quels charmes je cultivais les belles-lettres auprès d'un grand homme qui

Digitized by Google

—me les rendait plus chères. C'est une chose si
1755. unique dans le monde de voir un prince né à trois cents lieues de Paris, écrire en français mieux que nos académiciens ; c'était une chose si flatteuse pour moi d'en être le témoin assidu, qu'assurément je n'ai pu chercher à m'en priver. Il sait bien que je n'ai d'autre ambition que de vivre auprès de sa personne. Je suis très-riche ; j'ai la même dignité dans la maison du Roi de France que j'avais dans la sienne, et je ne regrettais pas la place d'historiographe de France que j'avais sacrifiée.

Quand il daignera se représenter tout ce que je vous dis-là, Monsieur, il verra sans doute que mon cœur seul me conduisait, et le sien sera peut-être touché. C'est tout ce que je peux espérer, et tout ce que je peux vous dire, Monsieur, surtout dans l'état où m'a jeté la goutte qui s'est jointe à tous mes maux. Ils n'ôtent rien à la sensibilité que votre bienveillance m'inspire.

Comptez que je suis, Monsieur, avec la plus tendre reconnaissance,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

V.

LETTRE

Digitized by Google

1757.

LETTRE VIII.

A Madame la Margrave de Bareith.

A Monrion, près de Lausanne, pays de Vaud, 8 février.

MADAME,

JE crois que la suite des nouvelles (1) que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. A R. lui paraîtra aussi curieuse qu'atroce, et que le Roi son frère en sera surpris.

Il a eu la bonté de m'écrire une lettre où il daigne m'assurer de ses bonnes grâces. Mon cœur l'a toujours aimé. Mon esprit l'a toujours admiré, et je crois que je l'admirerai encore davantage.

L'Impératrice de Russie me demande à Pétersbourg, pour écrire l'histoire de *Pierre I.* Mais

(1) L'assassinat de *Louis XV*, occupait alors tous les esprits. Il paraît que M. *de Voltaire* envoyait par bulletins à la Margrave de Bareith les nouvelles qu'il recevait de Paris.

Digitized by Google

1757. *Pierre I* n'est pas le plus grand homme de ce siècle, et je n'irai point dans un pays dont le Roi votre frère battra l'armée.

Je ne sais si la nouvelle du changement de ministère en France est parvenue déjà à V. A. R. On croit que l'abbé *de Bernis* aura le premier crédit. Voilà ce que c'est que d'avoir fait de jolis vers.

Madame, Madame, le Roi de Prusse est un grand homme.

Que V. A. R. conserve sa santé; qu'elle daigne, ainsi que Monseigneur, honorer de sa protection et de ses bontés ce vieux Suisse qui lui a été tendrement attaché avec le plus profond respect, dès qu'il a eu l'honneur d'être admis à sa cour! Qu'elle n'oublie pas frère V.....!

Paris, 30 janvier (1).

Pierre Damiens est interrogé fréquemment et longuement. Il n'est plus permis de douter qu'il n'ait des complices. La lettre adressée à M. le Dauphin est très-vraie. Vous pouvez compter là-dessus.

L'on lui marque dans cette lettre que sa vie est en danger, qu'il ne lui sera pas difficile de se

(1) Ce bulletin n'est point écrit de la main de M. *de Voltaire*.

Digitized by Google

garantir du fer, mais qu'il n'a d'autre moyen d'éviter le poison qu'en se servant de la poudre enfermée dans la lettre. L'on a fait essai de cette poudre. C'était le poison le plus subtil. Des Consuls de la ville ont reçu aussi une lettre dans ce goût là, datée de Strasbourg. Je ne puis revenir de pareilles abominations. Notre siècle ne vaut pas mieux que les autres. 1757.

Il est vrai que l'assassin n'a pas paru proprement un fanatique. Mais ce qui explique cela, c'est qu'il n'est point décidé qu'il n'ait pas espéré de se sauver. Il y a même apparence du contraire.

L'on débite cent choses nouvelles tous les jours. Tout devient intéressant. Il semble que tout a rapport à l'affaire principale qui occupe tous les honnêtes gens. La Bastille est pleine. L'on y a renfermé encore une Dame du Meckelbourg, mais elle doit sortir aujourd'hui. Il s'agissait d'une lettre au sujet du Roi de Prusse et d'un Autrichien. L'affaire est manquée, et elle n'a aucun rapport aux affaires d'ici, etc.

FIN.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 9 *et suivantes, dans les notes*, Kell ; *lisez* Kehl.
14, l. *pénult. après* Correspondance générale ; *ajoutez* tome 3.
15, *notes, après* Correspondance générale ; *ajoutez* tome 3.
26, l. 22, Postdam ; *lisez* Potsdam.
33, l. 26, résident ; *lisez* résidant.
64, l. *pénult.*, Voyue ; *lisez* Voyez.
68, l. 6, *ajoutez la signature* V.
91, l. 10, divin. ; *lisez* divin,
113, l. 9, *Damon ;* lisez *d'Ammon.*
114, l. 24, *Rhothembourg ;* lisez *Rothembourg.*
123, l. 11, fonds ; *lisez* fonts.
133, l. 11, Majeté ; *lisez* Majesté.
151, *marge*, 1751 ; *lisez* 1752.

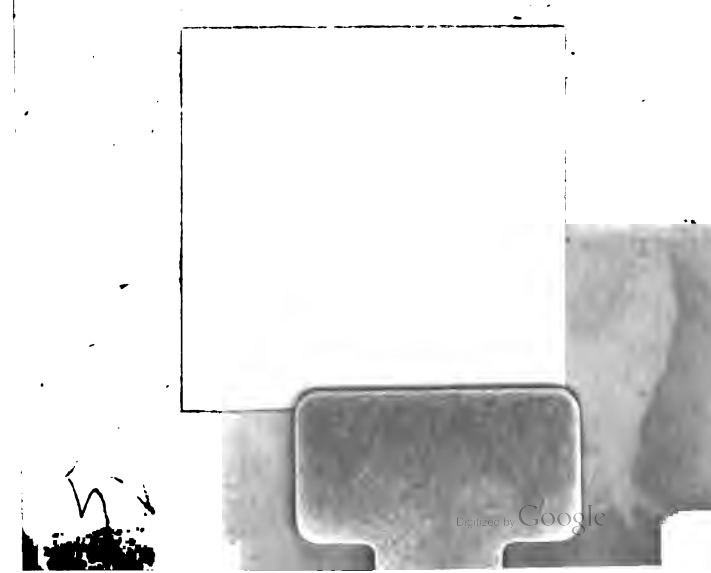
Hamburger Antiquariat
6.12.94
[VOLT.]
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1994
OF OXFORD
LIBRARY
Digitized by Google
941540

Digitized by Google

QuOD94 185

300.-

Digitized by Google



Digitized by Google